

530

P 42 C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

6

vendredi 3 mars 1939
dix-huitième année, n° 50

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Réflexions sur la guerre possible
L'Italie et Djibouti
En Egypte : Thèbes
Allemagne et Italie
En quelques lignes...
La joie dans l'Education
Aldous Huxley et son esprit
Régicides
Le rôle historique du commerce en Russie
Le traité Benedetti (1867)
La voix de nos Evêques :
Lettre pastorale de S. Em. le cardinal Van Roey

Gustave THIBON
Major E.-W. POLSON NEWMAN
Martial LEKEUX, O. F. M.
Henri MASSIS

Vicomtesse Charles TERLINDEN
Robert POULET
Emmanuel THIEBAULD
Comte Alexandre SOLTYKOFF
J.-M. GILIS
Mgr Louis PICARD

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



“LA FAMILLE”

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Pillesart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Wauquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

PORTATIF 35 m/m STANDARD 35 NATIONALSONOREB

Film standard, parlant 35 mm. — projection de 15 à 30 m. — écran de 4 mètres — grande clarté — fixité parfaite — silence absolu du fonctionnement mécanique — capacité sonore pour 1,000 places et système haute fidélité — carters 800 mètres, 2 caisses en tout. — Prix imbattables.



N.S.B.

Tous ce qui
concerne le
CINÉMA

**National
Sonore**

Construction
Électro-
mécanique

FRANCO - BELGE

36, rue des
Vétérinaires
BRUXELLES

Tél. : 21.37.54

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.
Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES
du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-
Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance.
— Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région
industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le
château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le
vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et châsse de sainte
Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique.
— Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade
de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux,
— L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anoniennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Polivache;
Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques
de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHÉ-LES-DAMES, Frênes,
Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-
MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la
célèbre Abbaye d'Aulne.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE
" **Au Baton** "

OU

LES SIMILI-SOIES
" **La Bella** "

ET " **Opera** "

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

" **Sepco** "

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique
d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.
Prix sur demande.

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

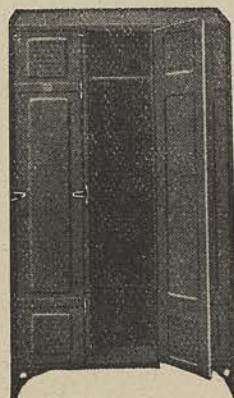
ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares. [BRUXELLES



SOCIÉTÉ ANONYME
des

Ateliers GERMAIN

MONCEAU-SUR-SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-
Pont Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)

ARMOIRES-VESTIAIRES spéciale-
ment recommandées aux congrégations
religieuses. — Armoires superposées ou
armoires adossées et superposées. —
Construction renforcée. — Meubles pour
classement, classement de plans et
classement d'outils.

ELECTRODES



PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!



SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.28

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211 050 000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfureux et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE, Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler, Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES, ACIDE FORMIQUE.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SOLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Scolessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-viandes, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

Produits en Béton

O. TOSSYN, Ingénieur civil U. I. Lv.

Digue du Canal, 2, VILVORDE

Tél. 51.05.40.

Murs de clôture en Béton armé et vibré

Construction solide et de bel aspect.

Devis gratuit sur simple demande.

Clôtures ajourées. — Piquets de clôture. — Bordures de jardin. — Bordures de route vibrées à haute résistance. — Tuyaux d'égout en béton comprimé ou vibré. — Tous produits en béton vibré d'après dessin.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAÏN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumirer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.

ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,

TUYAUX — PLOMBES À SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —

PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN

PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE

Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles. Clefs fixes et à molettes marque « Steinädler » et « Tenadium ». Pincettes tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon. à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et très légères en Ciment armé formant Plafonds clairs et unis Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 898 Téléphone 48 07 55 Compte Chèques Postaux : 118 84
Ligne raccordée à la Gare de HAREN-NORD
Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES de la Lys



Marcke lez Courtrai

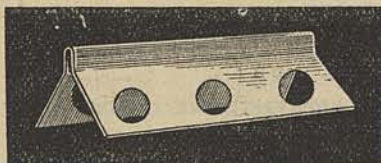
Carreaux céramiques de pavements en grès corame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgis
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Établissements PRINCEN

CONSTRUCTEURS : 31, RUE DE L'AVENIR, SOLESSIN
Téléphone Liège 29842

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Machines pour Plombiers-Zingueurs et Tôliers. — Baguettesuses
Pieuses - Rouleuses. — Couvercle — Grilles économiques —
Para-Grasse



marques : « Chicane-Etoile »
et « Gondole ».
Fabrication Belge. — Breveté.

« ENCASTRO »

Profilé en tôle galvanisée pour la protection des angles de mur.

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

« Le Progrès »

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET OUVABLES

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géllivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS, MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS. CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Rételete à l'air
salin. — Appliquez la facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MARONELLE

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtrai 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

BOUCHONS EN LIÈGE

ÉTS Gaston BEGUIN

Henri DEQUENNE, Successeur

FONDÉS EN 1889

MARCHIENNE-au-PONT

Tél. Charleroi 106.11

La maison de confiance depuis 50 ans
Spécialité de bouchons à vins fins

FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air
Service de distribution d'eau chaude
Installation de bains - douches,
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

Ateliers de Graduation
Boterdael

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Belge



Téléphone :

51.06.46

Usines Decock Frères

Téléphone :

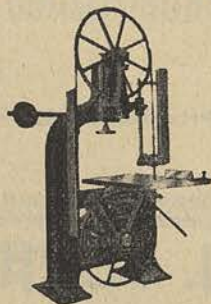
607 La Louvière 15^e, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

Adresse télégraphique :

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS
A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Outillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS

BRUXELLES

Tél. 11.69.75

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtral 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR



NO - MUS

le seul produit qui vous débarrassera certainement

des RATS et SOURIS

sans danger pour l'homme et les animaux domestiques

Fabriquée par la S. A. DES ANG. MANUFACTURES CHIMIQUES
RENÉ DUBOIS, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

JEAN ROELS

MAISON FONDÉE EN 1892

TÉL. 26.57.76

TÉL. 26.57.76

ARTIFICIER

19, rue Isidore Van Beveren, 19, GRAND-BIGARD

Feux d'artifice en tous genres

Feux japonais de jour — Fêtes de nuit — Articles jouets.
Fusées pour signaux — Fusées pour armée, aviation et marine.
Fusées de signalisation et d'atterrissage pour avions.
Pétards pour chemin de fer.
Cortège aux lumières.

Tél. LIÈGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée

- pour tous usages et toutes pressions -

Réservoirs soudés -:- Serpents

- Exécution de tuyauteries suivant plans -

Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Rouleurs automatiques au charbon
pour chauffage central

BUREAUX & ATELIERS :
340, rue Branche, Ans

Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.58.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombruses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Bureau Technique
René Nicolai

Ingénieur A.I. Lg

12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE

Téléphone 120.31

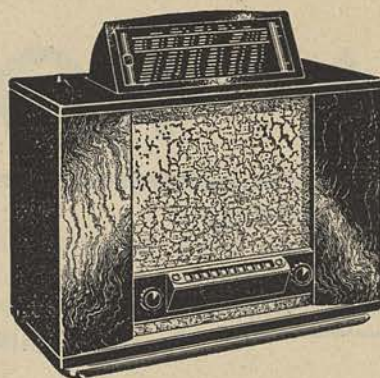
6, place Stéphanie, BRUXELLES

Téléphone 11.02.88

Reg. du Com. Liège 1168 Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles
Ponts et Charpentes métalliques
Constructions navales
Réseaux électriques - Béton armé
Etudes - Contrôle - Expertises



TYPE 753

PHILIPS
"SÉRIE 3 ÉTOILES"

Innovations transcendantes :

ONDES COURTES : une révélation!

Réception facile et agréable de plus de 80 stations supplémentaires sur ondes courtes éparpillées par le monde.

RADIO-CLAVIER : un automatisme parfait!

Une simple pression du doigt et voici la station choisie avec une précision mathématiquement exacte.

MUSICALITÉ ENCORE MEILLEURE : le charme de l'oreille.

La qualité musicale des postes PHILIPS 1939 est absolument unique

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Carrières de GRÈS de LA FALIZE
& EXTENSIONS

Place de Bronckart, 25, LIÈGE

Siège social : SOUGNÉ-REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS — COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1^{er} choix.

Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13, 3/8 et poussier.

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

Spécialité de parements de construction
de toutes teintes

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

M. PAUL MASSON, Directeur Général
25, place de Bronckart, à LIÈGE

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.

GROUPEMENT

POUR LA

Vente des Sous-Produits
en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant la plus grande variété de teintes.

Spécialité de moellons et parements
[POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.]

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES : Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien, Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournisseur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones 1
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

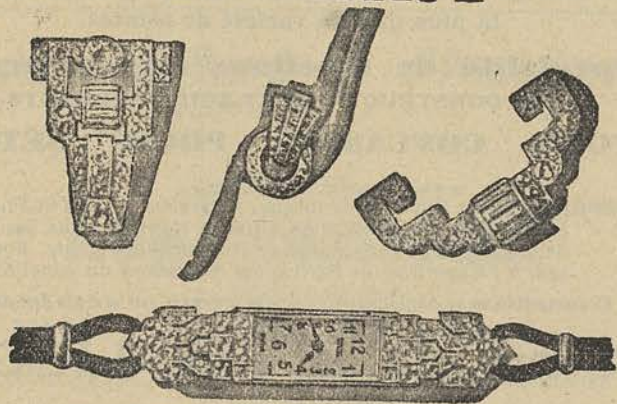
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

In Memoriam ...

PIE XI

Pape des Missions

Sa vie — Son œuvre — Sa mort

Un volume de 200 pages, nombreuses reproductions photographiques et un beau portrait du Saint-Père en héliogravure.

Prix : 15 francs.

Avec la collaboration de :

M. Georges GOYAU, de l'Académie française.
R. P. René BROUILLARD, S. J., rédacteur aux *Études*.
Mgr André BOUQUIN, directeur de l'Agence Fides, à Rome.
Mgr Louis PICARD.
R. P. Léon LELOIR, directeur de la revue *Grands Laes*.
M. Roger SAUSSUS.
Mgr Léon LIVINHAC, Premier supérieur général des Pères Blancs.
M. Henri-Pierre FAFFIN, etc.

EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Réflexions sur la guerre possible

L'Italie et Djibouti

En Egypte : Thèbes

Allemagne et Italie

En quelques lignes...

La joie dans l'Education

Aldous Huxley et son esprit

Régicides

Le rôle historique du commerce en Russie

Le traité Benedetti (1867)

La voix de nos Evêques :

Lettre pastorale de S. Em. le cardinal Van Roey

Gustave THIBON

Major E.-W. POLSON NEWMAN

Martial LEKEUX, O. F. M.

Henri MASSIS

* * *

Vicomtesse Charles TERLINDEN

Robert POULET

Emmanuel THIEBAULD

Comte Alexandre SOLTYKOFF

J.-M. GILIS

Mgr Louis PICARD

Réflexions sur la guerre possible

La guerre fut toujours inhumaine : aujourd'hui elle est absurde.

Elle est absurde matériellement parce qu'elle mène au néant et qu'elle détruit d'avance ce qu'elle prétend sauver ou construire. Les guerres passées pouvaient servir la vie à travers la mort, la guerre moderne ne peut servir que la mort. Le seul terme de « guerre totale » par lequel on la désigne suffit à la réfuter. Tous les totalitarismes (autrement dit toutes les idolâtries) sont choses malsaines et négatives. Mais que penser du totalitarisme de la mort? Toute destruction, pour être féconde, a terriblement besoin de rester partielle et relative. La guerre moderne est un remède ou une libération au même titre que le suicide.

Elle est absurde spirituellement parce que les vertus spécifiquement guerrières ne trouvent plus en elle leur emploi. La noblesse du combat consiste dans un rigoureux équilibre entre la volonté de tuer et le risque de mourir. Mais, dans la guerre moderne, c'est celui qui tue le plus qui risque le moins! L'expression de « guerre industrielle » est très significative. Les champs de bataille futurs auront la morne vulgarité d'un abattoir : la part de l'héroïsme personnel sera de plus en plus réduite dans cette usine à tuer, dans ce travail à la chaîne de la mort. Au lieu de vibrer sous les sentiments du courage et du sacrifice, l'âme des « guerriers » sera partagée entre une abjecte cruauté et une abjecte terreur.

* * *

Mais cette guerre ainsi vidée, de toute finalité physique ou morale, faut-il l'éviter à tout prix?

Je ne le pense pas. L'heure va sonner peut-être où le devoir, l'intérêt de la France (ces deux termes s'identifient dans le fond, car le devoir d'un être ou d'une nation n'est jamais autre chose que son intérêt *suprême*) exigeront que la guerre soit préférée

à la paix. Il est des biens supérieurs à l'existence charnelle. *Potius mori quam fœdari.*

Mais qu'on m'entende bien. Quand je dis : Plutôt mourir, je ne parle pas de ces sacrifices individuels en vue de sauver la nation, qui sont inhérents à toute guerre, je parle du sacrifice de la nation elle-même. Dans cette France tragiquement appauvrie en hommes et en ressources, dans ce pays que nous aimons trop pour garder sur lui la moindre illusion, une nouvelle et plus vaste coulée de sève, une nouvelle sélection à rebours après la saignée de 1914, équivaldrait presque au néant. Après cette épreuve, il est à craindre que la France épuisée jusqu'à l'âme ne s'éteigne, non seulement comme entité nationale, mais aussi comme foyer spirituel. Et ce que nous disons de la France, tout Européen peut le répéter pour sa propre patrie. Une menace de mort absolue pèse aujourd'hui, pour des raisons différentes, sur tous les Etats.

Il importe donc de peser les raisons d'une telle mort; il importe de savoir pourquoi nous pourrions être appelés à risquer la destruction absolue. Du point de vue chrétien, la réponse est simple : Nous ne pouvons accepter le suprême risque qu'en fonction du suprême bien, nous ne pouvons consentir à la mort totale que pour sauver la vie éternelle — ou bien certaines valeurs fondamentales qui sont comme le substrat temporel de la vie éternelle. Autrement dit, la guerre future ne peut être pour nous qu'une guerre sainte. Dieu seul nous paraît assez précieux pour être acheté à ce prix. Je sais bien qu'en notre siècle où le besoin de Dieu est plus ardent et plus *aveugle* que jamais, où les plus humbles, les plus relatives valeurs terrestres (la race, la classe, l'Etat, etc.) se boursouflent en absolu religieux, où les peuples se dressent les uns contre les autres, non plus en vertu d'intérêts matériels conciliables, mais au nom d'idéologies irré-



ductibles, toute guerre tend à être présentée comme une guerre sainte. La guerre est morte; il n'est plus que des croisades : les faux dieux ont soif! Là est le stigmaté de tous les totalitarismes, de toutes les idolâtries qui fleurissent aujourd'hui sur l'oubli de Dieu. Mais nous sommes las jusqu'à la nausée des idoles et de leurs monstrueuses exigences. Et nous tenons à savoir — avant de jeter dans l'abîme, non seulement notre propre vie qui n'est rien, mais la vie en général, la Civilisation et la Patrie — si l'heure de Dieu a vraiment sonné, si Dieu est vraiment en jeu.

* * *

Dans les Etats fascistes comme dans les partis « antifascistes », on joue cependant d'un cœur monstrueusement léger avec le risque foncier de la guerre. La chose est logique : qui ne serait prêt à tout immoler à son Dieu? Mais elle est aussi absurde, car les dieux des deux clans adverses, uniquement terrestres et dont le royaume n'est que de ce monde, ont toutes les chances d'être les premières victimes du fléau universel déchaîné pour les servir.

Je vois surtout dans cette facilité à jongler avec le suicide l'indice d'une profonde décadence vitale. Certains chefs de peuples ou de partis — et les masses qui choisissent ou tolèrent de tels chefs — semblent avoir perdu le sens profond de la santé et de la continuité sociales. Leurs instincts pervertis, incapables de discerner ce qui conserve de ce qui détruit, errent dangereusement de la proie à l'ombre et les poussent vers l'aventure et la mort. Ce manque de sûreté inconsciente, de bon sens, de réalisme dans les réactions politiques, cette tendance aveugle à choisir le pire, existent dans les dictatures fascistes comme dans les partis extrêmes des démocraties. Au reste, les « redressements » fascistes naissent sur le seul terrain des démocraties expirantes et procèdent de la même déchéance du corps social. Il faut que les peuples soient bien malades pour ne trouver le salut qu'en de tels remèdes.

Notons toutefois cette différence. Tandis qu'en Allemagne et en Italie les réactions fascistes n'ont jamais cessé d'accroître le dynamisme guerrier des peuples, en France et en Angleterre les partis d'extrême-gauche ont subitement passé du pacifisme à tout prix au bellicisme outrancier. Cette « évolution » absurde et hypocrite a été trop souvent dénoncée pour qu'il soit question d'y revenir ici. Mais elle pose un redoutable problème psychologique que nous ne saurions éluder. Il n'est pas interdit de supposer qu'il existe dans l'âme de certains hommes politiques, et dans « l'esprit » des partis qu'ils dirigent, je ne sais quelle force inconsciente, tendue, sous le masque de l'idéal le plus généreux, vers l'amoindrissement et la dissolution de l'homme, une sorte « d'instinct de mort », comme dirait Freud, qui choisit, avec une tragique sûreté, les moyens les plus rapides et les plus sûrs de précipiter la décadence. Nous connaissons cela en France depuis trop longtemps et nous en mourons. Tant que la guerre pouvait encore élever les hommes, sauver ou affermir les nations, la guerre était proscrite à tout prix : la paix la plus abjecte était préférée à la lutte. Mais dès que la guerre cesse d'être noble et féconde, dès qu'elle devient l'agent d'une dégradation matérielle et morale sans compensation, ces êtres impuissants et désarmés choisissent la guerre! L'instinct du combat fleurit sur la mort, sur le meurtre de la force combattive : le « pacifisme bêlant » enfante l'impuissance belliqueuse, dernier stade de la décadence. Le fanatisme idéologique semble n'être ici qu'un masque : sous ce masque, les démons de la destruction font leur œuvre...

* * *

Qu'on s'en réjouisse ou non, l'idée nationale est en pleine régression en Europe. Même les nationalismes les plus violents (l'alle-

mand et l'italien, par exemple) ne sont pas de vrais nationalismes. Une nation est par essence quelque chose de précis et de borné, et le vrai nationalisme — si ce n'est dans la période, aujourd'hui forclosé partout, de formation des peuples — est avant tout un réflexe de défense et d'isolement. Dès que l'instinct national se change en appétit illimité de conquête, il cesse d'être pur; le *pangermanisme* est un faux germanisme! Dans la guerre moderne, l'idée nationale n'est qu'un prétexte et qu'un pavillon; ce ne sont pas les intérêts limités des peuples, ce sont des idéals universels, des *Weltanschauungen* qui se heurtent. Autrement dit, dans cette Europe où les nationalismes s'exaspèrent et s'effacent (ce qui revient au même), la guerre tend de plus en plus à se confondre avec la révolution (1). Mais que peut signifier cette menace d'une « révolution européenne », sinon que l'Europe est enfin mûre pour l'unité — ou pour la mort?

Le vieux système de l'équilibration des forces antagonistes n'est plus suffisant pour éviter le pire. C'est de paix, et non de guerre inhibée, que nous avons besoin. Il faut qu'une nouvelle Europe surgisse : l'heure de l'unité a sonné. Mais le drame réside en ceci : sur quelles bases cette unité est-elle possible? Au Moyen âge, l'idée de chrétienté suffisait à souder virtuellement entre eux les peuples d'Europe, mais on ne voit plus aujourd'hui autour de quel idéal à la fois universel et concret pourraient se grouper les nations. Et ce dilemme s'impose : ou bien nous assisterons, je ne dis pas à une nouvelle théocratie, mais, ce qui est tout différent, à une renaissance politique de l'esprit chrétien, qui sauvera la diversité dans l'unité, ou bien nous verrons s'établir — à travers quelles convulsions d'agonie! — une caricature d'unité fondée sur l'extinction des différences les plus sacrées, sur la déshumanisation de l'homme. Plus que la guerre, une espèce de *pax diabolica* est à redouter. Car le diable aujourd'hui travaille dans l'universel; il ne sépare que pour mieux unir — à sa manière. Sur le terrain politique, il s'acharne à gagner Dieu de vitesse dans la course à l'unité, au catholicisme. Il brûle de réussir là où Dieu jusqu'ici a paru échouer. Qu'on ne s'y trompe pas : si elles ne se font pas autour du Christ, cette paix, cette unité, dont les peuples actuels ont besoin comme de l'air et du pain, se feront autour de l'Antéchrist.

GUSTAVE THIBON.

Vive le Pape!...

Au cours de notre mise en pages, ce jeudi soir, la nouvelle nous parvient de l'élection du nouveau Pape. Avec toute l'Église, nous acclamons le Saint Père Pie XII! A l'universel hommage qui monte vers Lui, nous nous empressons de joindre l'assurance de notre profond amour et de notre filiale soumission.

*Oremus pro beatissimo Papa nostro Pio.
Dominus conservet eum, et vivificet eum, et
beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in
animam inimicorum ejus!*

(1) Depuis les guerres jacobines (dans lesquelles l'amour de la patrie n'était porté que par l'idéal démocratique), la fréquence du complexe guerre-révolution prouve assez jusqu'à quel point la guerre devient, en Europe, une question de « politique intérieure ».



GABARDINES ET IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES
et tous vêtements
de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles :

103, boul. Ad. Max.
161, chauss. de Waterloo.
141, rue Haute
51, rue de Flandre.
15, chaussée de Louvain.

Anvers :

80, rue Carnot.
77, Meir.
69, rue Nationale.
56, rue Basse.

Arlon : 29, Grand'Rue.

Bruges : 34, r. Sud du Sablon.

Courtrai : 21, Grand'Place.

Eecloo : 101, Marché.

Gand : 16, r. des Champs.

Hasselt : 14, rue Neuve.

Huy : 15, rue Neuve.

Knoeke : place Van Bunnan.

Liège : 36, rue du Pont d'Ile.

Louvain : 39, rue de Diest.

Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb.

Malines : 12, Bruul.

Menin : 272, rue de Lille.

Mons : 28, Grand'Rue.

Mouscron : 9, Petite Rue.

Nivelles : 4, rue de Namur.

Péruwelz : 40, Grand'Place.

Renaix : 47, rue des Jardins.

Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue.

St-Nicolas : 73, rue de l'Ancre.

Saint-Trond : 30, rue de Liège.

Tirlemont : 62, rue de Louvain.

Turnhout : 18, Grand'Place.

Verviers : 126, rue Spintay.

Wavre : 52, rue du Pont.

Ypres : 4, rue du Temple.

Athus : 57, Grand'Rue.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

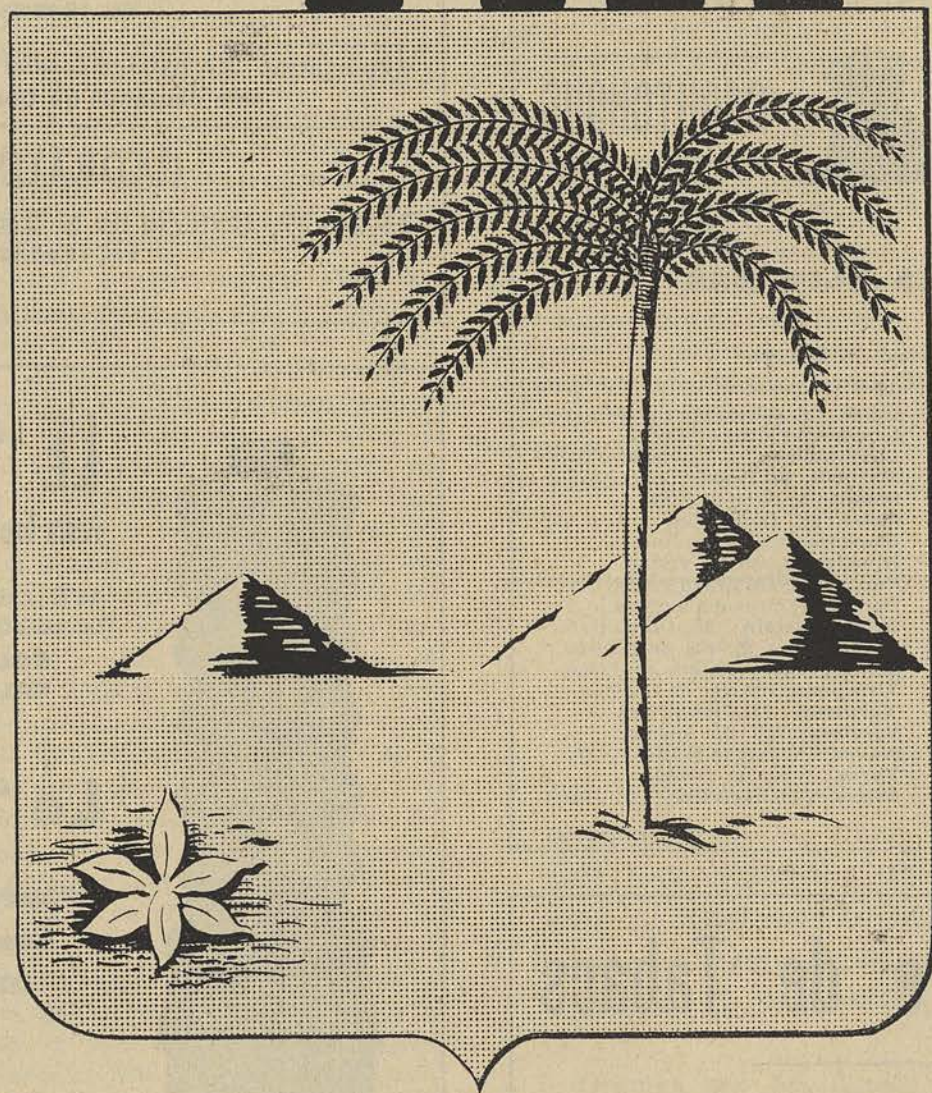
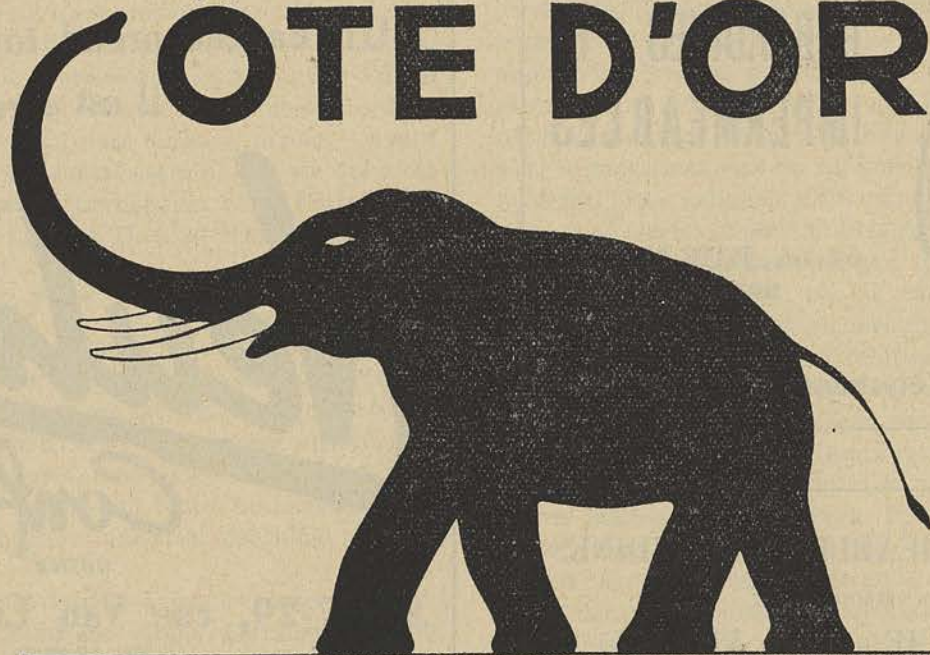
Rue de Marvis, 5-7

T O U R N A I

Téléphone : 1195

Compte-Chèques : 1844.92 — Registre du Comm. : Tournai 10.105

ÔTE D'OR



1883

LE BON CHOCOLAT BELGE

L'Italie et Djibouti

Si le point de vue italien à propos de Djibouti paraît déraisonnable aux Français, parce que menaçant un point important d'un système colonial établi de longue date, il paraît raisonnable aux Italiens restés crédateurs depuis le Traité de Paix, et parce que justifié en justice par la nouvelle situation dans l'Afrique du Nord-Est.

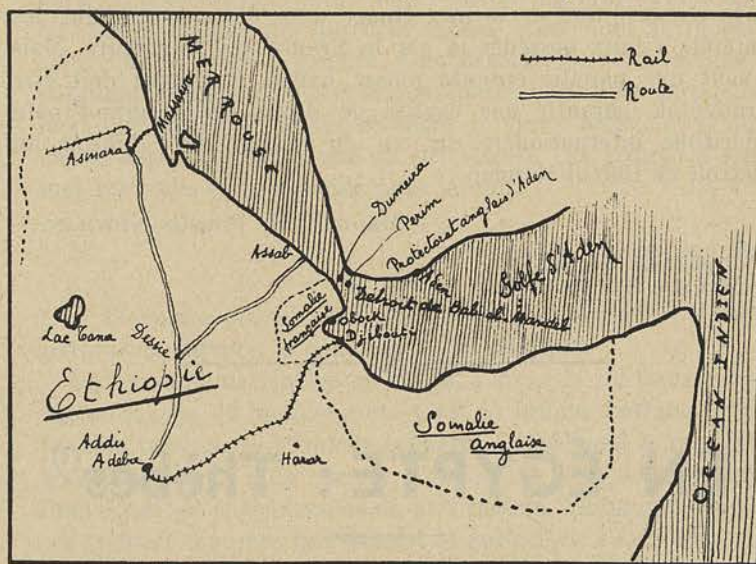
La Somalie française est un territoire français de grande valeur stratégique, et Djibouti est à la France ce que Aden est à l'Angleterre. Une escale à mi-chemin sur sa ligne de communications avec Madagascar et avec ses possessions extrême-orientales. Djibouti est donc un point vital du système impérial français. Mais pour l'Italie qui a conquis l'Éthiopie, Djibouti prend figure de « barrière de péage » sur ses communications impériales à elle. De là le sentiment italien que la porte d'entrée de son empire n'appartient pas à l'Italie. La situation apparaîtra plus clairement si nous nous la représentons en termes d'empire anglais. Que penserions-nous si Cape-Town et le chemin de fer vers Johannesburg étaient aux mains d'une puissance étrangère ?

Les Français maintiennent que la Somalie française est un territoire français d'importance considérable dépendant économiquement du chemin de fer Djibouti-Addis-Abeba. Ce chemin de fer appartient à une compagnie française à majorité de capital français et sa construction rencontra de très grandes difficultés politiques et techniques. Depuis vingt-cinq ans, cette compagnie a non seulement remboursé les 17 millions de francs-or que coûta l'établissement de la ligne, mais a rapporté de gros profits aux actionnaires. Sur un total de 34.500 actions, le gouvernement français en détenait 17.500; l'ancien gouvernement éthiopien en possédait 4.600. Les Italiens en acquièrent 2.500 par l'accord franco-italien de 1935. La plupart des autres actions sont aux mains de porteurs français fort peu enclins à s'en défaire.

Avant la guerre italo-éthiopienne, les tarifs de transport pour voyageurs et marchandises étaient extrêmement élevés, en partie évidemment, à cause des lourdes dépenses d'exploitation et du trafic limité, mais les bénéfices étaient plantureux. Après l'occupation d'Addis-Abeba par les Italiens, un accord fut conclu sur la base d'un trafic accru. En 1937, l'Italie, en fait le seul usager de la ligne, a payé 482.952 Livres sterling en frais de transport pour voyageurs et marchandises, alors que les frais d'exploitation du chemin de fer s'élevèrent à 247.923 Livres sterling. Dans le port de Djibouti, les Italiens eurent à payer, en cette même année 1937, en taxes et redevances de tous genres, et cela pour accéder à leur propre territoire, 714.202 Livres sterling, et une bonne partie de cette somme dut être acquittée en devises étrangères. Quand on ajoute cela aux 1.896.500 Livres sterling payées en 1937 pour le passage par le canal de Suez de voyageurs et de marchandises, on arrive à un total de plus de 2 1/2 millions de Livres (350 millions de francs belges). Les Français tiennent l'accord actuellement en vigueur comme tout à fait raisonnable, en harmonie avec ce qui se pratique dans tous les ports français. Ils allèguent que ce n'est pas leur faute à eux si l'Italie, après avoir occupé l'Éthiopie, trouve maintenant que la « porte » de Djibouti constitue une gêne financière. D'autre part, les Italiens répondent que puisque le chemin de fer est, dans sa très grande partie, situé sur territoire italien, il leur faut, soit le contrôle complet de la ligne, soit la propriété de la majorité des actions. Ils répugnent à devoir payer à des étrangers pour le trafic sur la voie naturelle de transit vers toute l'Éthiopie centrale, surtout que le paiement est exigé en devises étrangères.

Au début de leur campagne en Éthiopie, les Italiens signèrent en 1935 l'accord par lequel la France acceptait de céder une bande de territoire de la Somalie française longeant l'Érythrée et commandant le détroit de Bab-el-Mandeb; la France reconnaissait aussi la souveraineté italienne sur l'île de Dumeira. Mais ce qui importait surtout à l'époque, c'est qu'officieusement la France laissait à l'Italie les mains libres en Éthiopie. De là que la France a la conscience de n'avoir aucune obligation envers l'Italie en Afrique orientale.

Mais les Italiens envisagent tout autrement un règlement de comptes. En dénonçant l'accord de 1935, ils ont réouvert la question des revendications italiennes en Afrique, basées sur le Traité de Londres de 1915, traité traçant les conditions de l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des Alliés. Alors que, pratiquement, toutes les anciennes colonies allemandes passèrent à l'Angleterre et à la France — par annexion ou sous la forme de mandats — l'Italie ne reçut, de la France, qu'une mince bande de terre désertique, et de l'Angleterre une petite étendue de



brousse « malarieuse ». Aussi l'Italie maintient-elle qu'on n'a pas respecté les promesses faites et elle demande un règlement de comptes en sa faveur dans la sphère de Djibouti.

Comme le chemin de fer et le port de Djibouti ne sont plus adéquats au trafic italien accru, les Italiens ont transféré presque tout leur transit au port de Massawa. Seulement, la route purement italienne par Massawa signifie que voyageurs et marchandises ont à faire jusqu'à Addis-Abeba 760 milles par route, c'est-à-dire par autos consommant du pétrole étranger. Aussi le coût de cette voie est-il devenu un problème sérieux. Le prix de transport d'une tonne de farine de Djibouti à Addis-Abeba par rail est de £ 5.15.0; le coût par route de Massawa est de £ 18.4.0. La farine qui se vend à Massawa à £ 13 par tonne coûte £ 37 à Addis-Abeba. Les Italiens se rendent compte qu'ils sont contraints de se servir d'une route incommode et coûteuse, à cause de la situation à Djibouti et de l'attitude décourageante des autorités françaises.

Parce que les Italiens sont dépourvus de tout droit légal au sujet de ce territoire français et que les Français n'ont aucune obligation légale d'y faire des concessions, l'Italie se trouve privée de débouché libre naturel pour une grande partie de son nouvel empire. Ses revendications se basent sur le changement radical intervenu en cet endroit du monde dans les relations locales entre la politique et la géographie. Mais cela ne suffit évidemment pas pour que la France soit invitée à renoncer à une position-clef de son système colonial, à moins qu'elle ne reçoive, en compensation, quelque chose d'équivalent, ou soit à même de conclure quelque autre arrangement également satisfaisant. Les Français pourraient éventuellement trouver avantageux de

transporter la capitale de la Somalie française à Obok, plus rapproché du détroit de Bab-el-Mandeb. Ils pourraient renforcer de cette façon leur situation stratégique en compensation d'une perte économique. Que si la France en arrivait à considérer pareille éventualité, l'Italie consentirait peut-être à lui céder un morceau de l'Erythrée méridionale en échange du morceau de Somalie française avec Djibouti.

Entre-temps, la seule solution semble résider dans une forme quelconque de compromis, par exemple une zone franche italienne dans le port de Djibouti et un contrôle plus grand du chemin de fer. Bien que les Italiens aient assez bien de chances d'acquérir les 4.600 actions du chemin de fer détenues antérieurement par le gouvernement éthiopien, un rachat total, par eux, offrirait de grands avantages. Une solution sur ces bases marquerait un pas dans la bonne direction et pourrait conduire à un accord bien plus satisfaisant dans un avenir plus favorable.

Il est bien possible que l'on en arrivera tôt ou tard à un accord anglo-franco-italien, conciliant les intérêts des trois puissances à l'extrémité Sud de la mer Rouge, tout en sauvegardant les intérêts vitaux possédés là par la France et l'Angleterre. Mais avant que pareille entente puisse naître, le moyen doit être trouvé de garantir une égalité de droits sur la grand'route maritime internationale qui va du détroit de Gibraltar au détroit de Bab-el-Mandeb.

Major E.-W. POLSON NEWMAN.

(Traduit de l'anglais,
WEEKLY REVIEW.)

EN ÉGYPTE : Thèbes⁽¹⁾

Le temple de Louqsor

Thèbes avait deux temples majeurs : celui de Karnak, le tout-grand, et celui de Louqsor, le tout-beau. Nous suivons la voie sacrée qui les reliait entre eux et qui s'est effacée, mangée par les terres nouvelles et envahie par la ville arabe.

Au sortir des rues étroites, nous débouchons sur le quai du Nil. Des barques, des canges, des dahabiehs, des felouques y sont amarrées, d'autres voguent lentement sur le fleuve. Il est magnifique ici. Un kilomètre et demi de large, avec de grands bancs de sable tranchant sur l'eau d'argent. Au delà les hautes montagnes de la rive gauche, entaillées en falaises abruptes, se découpent toutes violettes dans un ciel splendidement embrasé par le soleil déclinant.

Et à notre gauche, séparé du Nil par la largeur du quai, voici le temple : une forêt de colonnes en faisceaux, bizarres et sveltes, d'un ton beige doré par le soleil, qui fusent en rangs pressés comme un jaillissement de rais lumineux. Pour un temple consacré au soleil, celui-ci s'annonce bien. C'est Aménophis III, le Memnon des Grecs, un des grands pharaons du temps de la pleine splendeur, qui l'a érigé en l'honneur de la triade solaire : Amon, la déesse Mout son épouse, et Khonsou leur fils.

On y pénètre par le côté, la porte du pylône étant ensablée. Et c'est peut-être mieux ainsi : on est introduit d'emblée au centre de l'édifice, où se retrouve la conception primitive : les autres parties ne sont que des additions.

(1) Voir la *Revue Catholique* des 18 et 25 novembre, 2 et 9 décembre 1938; 3 et 20 janvier et 17 février 1939

Et cette conception est vraiment très belle et d'une impressionnante unité. Une vaste cour entourée de portiques de ces hautes colonnes papyrifères fasciculées comme j'en ai vu quelques-unes à Karnak : gerbes de tiges serrées à la naissance des boutons fermés, ceux-ci formant un chapiteau légèrement renflé. C'est d'un art barbare et raffiné, trop proche de la nature pour la pierre, disais-je, mais d'une stylisation pleine d'harmonie. Et c'est cette apparence végétale qui leur confère leur charme très particulier : on dirait un jardin sévèrement ordonné, planté de grands bouquets de pierre très allongés. Toutes ces tiges qui montent parallèlement pour fleurir discrètement sous les architraves, soutiennent avec une noble élégance l'impression de verticale. C'est à la fois riche et simple, fort et élancé. Plus rien de la lourdeur des colonnes rondes d'Abydos et de Karnak. Enfin leur forme même les a prémunies contre l'intempêtif tatouage des hiéroglyphes, et elles se montrent dans la belle nudité de cette pierre aux tons chauds qui semble imprégnée de soleil.

Et c'est une délicieuse impression de simplicité, de grandeur sans excès, de beauté sobre et disciplinée qui se dégage de ce prestigieux ensemble. Au milieu de cette grande place carrée envahie par une herbe courte, entouré de ces rangées de belles colonnes entre lesquelles apparaissent le Nil et la montagne, et qui profilent leurs galbes purs sur un ciel de lilas, dans les ruines de ce temple vide, vieilles de plus de trois mille ans et demeurées si jeunes, mélancoliques et souriantes, on éprouve cette haute et sereine jouissance de l'esprit que donnent les choses très belles.

Sur les côtés, les colonnes sont doubles; dans le fond, elles se groupent en peloton sur quatre rangs pour former le vestibule hypostyle du temple. Nous traversons ce bosquet de pierre rose où se jouent les rayons horizontaux du soleil couchant, et nous pénétrons dans une salle qui a servi d'église chrétienne : la porte du fond en a été condamnée et remplacée par une absidiole encadrée de deux colonnes corinthiennes.

La sainte Messe a été célébrée ici. Je suis touché, heureux — comment ne le serais-je pas? — à cette pensée que le sang du Christ a sanctifié ce beau temple. Pourtant il me semble qu'on eût mieux fait de laisser les choses en état et de ne pas commettre ce hurlant mélange de styles. Ces deux petites colonnes, elles semblent s'excuser de s'être égarées ici... Elles sont jolies, bien que de basse époque, et elles donnent l'impression reposante de retrouver quelque chose de chez soi. Comme je me retourne vers les grandes colonnes de l'hypostyle, ces plantes de pierre me paraissent soudain terriblement barbares. Est-ce simplement question d'accoutumance, comme on me l'assure? Mais non, elles sont belles en leur genre, c'est certain, mais semblent être en retard sur celles-ci, qui pourtant sont loin d'être parfaites en leur. Et ne serait-ce pas cela le caractère de l'art égyptien, ce quelque chose qui fait qu'on admire, mais sans jamais adhérer complètement? Un art qui s'est arrêté dans son évolution, qui, indéfiniment, s'est reproduit lui-même, poussant à une incroyable perfection des formes imparfaites, sans jamais dépasser le niveau où il s'est stabilisé. Les Grecs sont allés jusqu'au bout, ils ont fixé le canon de la beauté. Décidément, on a bien fait de laisser ici ces colonnes, comme témoins : le contraste est trop piquant pour n'être point plein d'enseignements.

Aussi je pardonne volontiers aux chrétiens de me forcer à des détours pour visiter les salles postérieures. Après ce que j'ai vu, elles n'ont, à vrai dire, plus guère d'intérêt pour moi malgré quelques beaux bas-reliefs. Par des portes latérales et des brèches ouvertes dans les murs, nous passons par une série de chambres et de chapelles pour aboutir au saint des saints vidé de son dieu et de sa barque sacrée. Et nous revenons à la grande cour.

Et c'est un nouvel émerveillement. Tout s'est illuminé aux

derniers feux du soleil. Les colonnes sont changées en lumière, toutes roses d'un côté et amarante de l'autre. Elles baignent dans une clarté dorée qui semble surnaturelle et les dépouille de leur matière, elles ne sont plus que des formes élancées et radieuses, alignées en chœur pour chanter l'hymne du soleil, dont le disque écarlate s'est posé sur la montagne, dans un somptueux ciel vert et orangé :

« Louons Aton, le Soleil!

» Tu es beau à l'horizon, ô vivant Seigneur qui dispenses la vie. Tu es splendide, tu es glorieux, et tu domines le monde. Ton visage s'illumine pour faire vivre les cœurs.

» Quand tu te couches à l'Occident, la terre enténébrée est comme morte. Les hommes dorment dans leur chambre, la tête couverte, les narines bouchées. Les scorpions et les serpents sortent.

» Mais dès que tu brilles de nouveau, tout tressaille et revit. Les oiseaux battent des ailes, les poissons bondissent dans l'eau, les fleurs s'enivrent de ta lumière. Les hommes lèvent leurs bras et t'adorent, les deux Terres d'Égypte sont en fête. Les barques remontent et descendent le fleuve.

» O toi, seul Dieu, tu as créé toutes choses conformément à ton désir, les millions d'êtres vivent par toi et reçoivent tes innombrables bienfaits. Et tous te chantent, toi qui vis éternellement au fond de ton ciel lointain. »

Pour corriger l'admirable cantique, je n'ai qu'à le transposer sur la harpe séraphique de saint François :

« Très-Haut, Tout-Puissant et Tout-Bon Seigneur, à Toi sont les louanges, l'honneur et toute bénédiction : à Toi seul, Très-Haut, ils conviennent...

» Loué sois-Tu, Seigneur, pour toutes tes créatures, et particulièrement pour notre frère le Soleil, qui nous donne le jour, et qui est beau et rayonnant, et qui, avec sa grande splendeur, nous porte signification de Toi, Très-Haut! »

C'est cet hymne-là que je chanterai dans le temple du soleil.

Je voudrais prolonger le ravissement de cette vision féérique. Mais l'astre n'entend rien aux prières des hommes et va bientôt disparaître. Et il faut voir le reste du temple, vers l'avant.

De la grande cour part une double rangée de colossales colonnes cylindriques, qui lui font une majestueuse entrée. Ici les chapiteaux sont ouverts : la fleur s'est épanouie. Elles aussi, elles sont belles, elles sont grandes surtout. Et pourtant, que ces chapiteaux en cloche renversée sont frustes à côté du corinthien, et faux à côté du dorique! Mais à cette heure la magie de la lumière rose corrige tout et donne à l'immense colonnade une solennelle et éclatante beauté.

Et de là nous entrons dans la cour de Ramsès II. La nuit après le jour. La lumière, brusquement, s'est éteinte, masquée par les hauts murs qui enserment la cour. Celle-ci est plus grande que l'autre, et pourtant l'autre était immense et elle paraît, elle, étriquée, écrasée de tous côtés par ces grosses colonnes rondes aux tons bruns et fauves, aussi pesantes que les autres étaient sveltes. Entre les fûts trapus chamarrés de reliefs, des colosses de l'orgueilleux pharaon dressent, méprisants, les poings serrés et le torse bombé, leur anatomie d'hercules, prêts à marcher les uns vers les autres en broyant tout sous leurs pieds. Tout ici est sombre, massif et menaçant. Et pour achever cette sensation d'écrasement, la cour se ferme à l'avant par les énormes maçonneries du pylône.

Et enfin, voici le repoussoir : dans un angle de la cour, sur un massif de décombres adossé au pylône, surgissent, tout éclatants d'un blanc cru, les murs d'une petite mosquée qui s'est installée là dans les ruines, et que pour rien au monde les Arabes ne

veulent déménager. Avec ses faitages festonnés, son badigeon de chaux neuf agrémenté d'ornements bleus, son petit minaret ridiculement pataud, il est grotesque parmi ces ruines bronzées. Le roi Farouk, qui a balancé Nahas, ne pourrait-il faire disparaître aussi ce déplaisant champignon blanc? Précisément le muezzin vient chanter son refrain d'une voix aigre qui, ici, me paraît sans poésie. D'en bas je lui réponds : « Coucou! »

Pour voir la façade du pylône, il nous faut sortir du temple par où nous sommes entrés et le contourner par le quai. Nous repassons devant la cour d'Aménophis. La symphonie des lumières a de nouveau changé de ton : le soleil, là-bas, n'est plus qu'une étincelle; dans le bas, les colonnes, déjà prises par l'ombre, sont devenues violettes, tandis que les chapiteaux, d'un or éclatant, brillent dans un ciel aux teintes alanguies. On dirait un chœur de grands archanges aux longs manteaux mauves plissés, qui lèvent les bras vers Dieu pour Lui offrir le soleil dans des corbeilles de lumière.

Puis tout s'éteint. C'est le moment du « rayon vert », dernier feu du crépuscule égyptien. Tout l'occident a pris cette luminosité étrange et magnifique qui déjà semble issue d'un autre hémisphère où le soleil a sombré. Une dernière fois les colonnades palpitent faiblement sous cette suprême et équivoque clarté, prennent une étonnante teinte verdâtre de vieux bronze et se détachent, déjà assombries, sur un ciel violacé. Le temple d'Amon met son voile et se recueille pour la nuit.

La Vallée des Rois

... Traversée du Nil en barque, vers l'« Occident » : comme partout en Égypte, le cimetière et le principal.

En ouvrant ma fenêtre ce matin, j'ai vu le sol tapissé d'une légère couche de lumière rose. C'est la brume matinale : de la lumière tamisée — et quelle lumière! Décidément le rose est la couleur du pays : la couleur d'Amon-Râ. J'en retrouve sur le fleuve, qui est en contre-bas de huit mètres. La barque coupe de ces traînées d'aurore qui lèchent la surface de l'eau. Mais déjà le soleil travaille à les disperser. C'est comme d'impalpables voiles de gaze légère, qui, lentement, se déchirent et vont se dissoudre dans les vagues.

Le beau temple, sur toute sa longueur, mire ses cent colonnes de bronze dans le fleuve. A cent mètres à droite, la masse stupide Winter Palace lutte de hauteur avec lui et déshonore le paysage. Mais sur la gauche les grands pylônes bruns et les obélisques de Karnak émergent des palmiers. Au pied de la haute berge, parmi les mâts des felouques courbés comme de grands arcs, je vois un joli yacht et un canot automobile, qui achèvent de vieillir les ruines.

Le rameur manœuvre en chantant sur un rythme lent. Mon guide est un vieil Arabe, grand, maigre et nerveux, de durs poils blancs sur la peau tannée, l'air roublard et sympathique. Il m'explique qu'il est le meilleur guide de Louqsor, le seul bon guide, — je peux demander à X..., et à Y... — que j'ai de la chance de l'avoir pris, que depuis quarante ans il fait le métier, que les autres..., etc.

Mais moi aussi je chante dans mon cœur.

Nous décrivons une grande courbe pour tromper le courant, qu'on devine énorme, une autre pour contourner un long banc de sable, et nous accostons la berge occidentale.

Des autos y stationnent, guettant les touristes. Mohammed — appelons-le comme cela, j'ai oublié son nom — en choisit un; avec quelques grands gestes et quelques rugissements il disperse les mendiants et les vendeurs d'antiquités; et nous roulons par un chemin de terre qui bientôt quitte les cultures pour aborder le désert. Devant nous la montagne rose réfléchit les splendeurs

d'Amon, toute piquée des trous noirs d'hypogées, tandis qu'à gauche la plaine, à perte de vue, n'est qu'une cité de temples.

Première station à celui de Séthos I^{er}. Les mêmes colonnes qu'à Louqsor, mais moins élancées. Le défaut de ce style s'avère ici : trop de complication, et trop de rondeurs pour des colonnes; elles conviendraient plutôt, en réduction, pour des balustres. Mais il y a une puissante poésie dans cette ruine solitaire qui ouvre son portique sur le sable parsemé de touffes d'herbe et d'antiques débris.

Au premier contrefort de la montagne que nous contourrons est accroché un village dont les maisons sont des tombeaux aménagés pour les vivants.

Et nous entrons dans la Vallée des Rois, au fond de laquelle sont les sépultures des pharaons.

« Au milieu du chemin de ma vie... » C'est un lieu pareil que dut entrevoir Dante pour trouver les accents angoissés du Premier Chant : « C'était un endroit si sauvage, si terrible que chaque fois que j'y pense j'en suis encore épouvanté. » Jamais je n'ai vu quelque chose d'aussi parfaitement, d'aussi désespérément désolé.

Une gorge pierreuse et sinueuse qui s'enfonce dans la montagne entre des rochers aux formes étranges et tourmentées, jonchée d'éclats de pierre et de blocs erratiques. Le silence est total. De part et d'autre montent des escarpements aux contours fantastiques : grands donjons délabrés, géants mutilés dressant leur corps tordu, murailles érodées surplombantes, énormes boursofflures, inconcevables éboulements, blocs culbutés amoncelés pêle-mêle, d'où surgissent d'inquiétants fantômes aux attitudes contournées, roches aux rugosités bizarres, vermoulues, rongées, trouées comme des éponges. Le fond de la vallée n'est qu'un chaos de pierres : on dirait le lit d'un torrent qui n'aurait jamais charrié que du roc. Le chemin se détourne autour de monolithes gigantesques amenés là on ne sait par quelles forces déchainées.

La pierre est livide, décolorée, parfois noire comme les restes d'un incendie, parfois d'un blanc funèbre d'os calcinés. C'est comme si un feu terrible avait un jour tordu, brassé ces masses en fusion maintenant figées. La terre aura cet aspect effroyable après le feu du Jugement...

Nulle trace, nulle possibilité de végétation : c'est la sécheresse, l'aridité absolue, sous la chaleur volcanique du soleil qui surchauffe toute cette pierre sans laisser un coin d'ombre. Et son effrayante réverbération remplit cette fournaise d'une lumière aveuglante.

Sur une longueur de trois kilomètres, par des méandres sans fin, nous défilons entre des monstres pétrifiés, dans la gorge désertique de plus en plus resserrée, que n'habitent que les chacals, les serpents, les aigles et les chauves-souris. Et c'est une accablante impression de tristesse, une sorte d'angoisse sacrée qui se dégage de cette solitude : l'impression physique de la mort — de la mort définitive de toute chose et de la terre elle-même.

Quelle pensée solennelle et macabre a poussé les potentats à choisir pour leur « demeure d'éternité » ce lieu farouche, funèbre entre tous, plus mort que le désert lui-même, plus terriblement grandiose que les temples et les pyramides!

Mohammed a cessé de parler : je n'ai pu m'empêcher de lever un doigt sévère pour l'inviter au silence.

Nous arrivons enfin, au haut de la vallée, à une barrière où des gardiens arabes vérifient nos laissez-passer. Le cachet du conservateur du Caire les remplit de respect et de prévenances : devant quoi Mohammed prend aussitôt les allures d'un magnifique orgueil. Avec un geste de commandement digne de Sésostris, il m'invite à le suivre. Eh! un instant, Mohammed! Laissez-moi donc d'abord considérer l'endroit.

Nous sommes dans un cirque bordé de falaises au-dessus desquelles s'élèvent, avec des ressauts, de grandes montagnes arides. La plus haute, qui finit en pointe nette, a le profil de la pyramide à degrés de Saqqâra. L'endroit est d'une auguste et écrasante désolation. On se sent ici hors du monde des vivants : c'est la pompeuse nécropole des pharaons de Thèbes.

Tombes royales

Et maintenant, allons rendre visite aux illustres défunts.

Mohammed, qui tient à ménager ses effets, m'entraîne d'emblée au plus riche de ces tombeaux, celui de Séthos I^{er}, le père de Ramsès II et le grand bâtisseur de Karnac. L'entrée avait été creusée profondément sous le sol et ensuite couverte, dissimulée sous des éboulis : car la sépulture, une fois occupée par la momie royale, devait être à jamais fermée et ignorée des vivants. Les vivants l'ont quand même trouvée, déblayée et forcée.

Par un escalier de bois nous descendons jusqu'à l'endroit où s'ouvre le rocher. Et nous pénétrons dans un couloir le long duquel on peut suivre sur les énigmatiques peintures murales tout le trajet du roi vers l'Hadès, où l'accompagnait le Soleil sur sa barque, sa rencontre avec les divinités, ses offrandes, ses initiations, tout cela agrémenté de serpents, têtes de vache et monstres divers, avec de longs textes des « Litanies de Râ ». Au plafond, des vautours aux ailes déployées.

Puis de nouveau des marches, car la pente devient raide : on croirait descendre dans une mine — une mine enluminée; puis un nouveau couloir, et, après un vestibule, une grande salle sur des piliers carrés, qui donne accès à une seconde. Ici les dessins deviennent singulièrement émouvants : l'artiste n'a pas eu le temps de les achever, ce ne sont que des esquisses, très belles, en larges traits d'une venue d'une incroyable sûreté de main; parfois une retouche attend la mise au point. Il semble que le travail soit d'hier, et que le dessinateur, qui vient de l'interrompre, va revenir pour reprendre tel contour amorcé.

On se croirait ici au bout du monument, car il n'y a plus d'issue; mais ce n'est là qu'une ruse pour dérouter les chercheurs : il faut revenir sur ses pas et, dans l'angle de la première salle, reprendre une série d'escaliers, de couloirs et de vestibules, pour aboutir à la grande salle du sarcophage, dite « Salle d'or ».

Elle est magnifique, entièrement décorée de peintures disposées en registres, où revient avec insistance la représentation de la barque solaire. Pour finir, le mystère de « l'ouverture de la bouche », qui rendait la vie au défunt. L'ensemble est fastueux comme une salle du trône. On songe à ces palais enchantés qui, dans les contes arabes, s'ouvraient dans les entrailles du sol. Mais sa splendeur est toute funèbre et n'évoque que la vie des morts. A la voûte, des images assez sinistres du zodiaque. Et au milieu de la salle, un trou : là se trouvait le sarcophage en albâtre, qui est aujourd'hui à Londres tandis que la momie du roi est au Caire, dans une vitrine...

Car on a eu beau faire, enfouir les corps précieux à cent mètres sous terre dans le sein de la montagne, multiplier les précautions, conjuguer la force et la ruse, les bandes de voleurs, piquées par le désir de l'or, ont réussi à tout forcer et à tout piller. Déjà vers la fin de l'empire, quand le gouvernement affaibli ne fut plus en état de protéger les sépultures royales, on finit par en enlever les momies qu'on relégua misérablement dans un trou commun au pied de la montagne. C'est là que Maspéro les retrouva.

De tous côtés il y a encore des salles qui s'ouvrent sur celle-ci et prolongent l'interminable tombeau. Mais déjà je me sens exténué d'errer, dans cet air chaud, parmi ces monotones processions de monstres, d'hommes à tête de chien et de crocodiles

à tête d'homme, de vipères, de scarabées, de dieux cornus, de démons et de momies. Non, ce qu'il devait s'amuser là-dedans, ce pauvre Séthos!

Une seule chose m'intéresse en réalité dans toute cette fantasmagorie : les têtes. Les profils sont très beaux, d'une grande finesse de traits et d'une admirable noblesse. Combien je les préfère à ceux des mastabas de Memphis! L'ensemble des sujets aussi est d'une remarquable grandeur à côté des scènes toutes terrestres des mastabas. On sent une race moins matérielle. Et si les sculptures de la Basse-Egypte sont peut-être d'une facture plus parfaite, ce n'est toutefois, auprès de celles-ci, qu'un très bel art de paysans.

Nous remontons à la surface. Eblouissement. L'air vibre d'une chaleur torride que réverbère la pierre blanche. Mais je préfère cela à la lourde atmosphère de ce trou.

Nous visitons maintenant deux autres tombeaux qui sont, eux, tout à fait macabres. Les murs sont couverts de mystérieux signes astronomiques et de scènes infernales. Le pharaon se promène parmi les damnés mis à la torture. On voit là des démons sur des serpents, d'effrayants bonshommes noirs, des combinaisons extravagantes et incompréhensibles, des supplices raffinés, des hommes crachant des scarabées... Toute la *Divine Comédie*, interprétée par un artiste naïf et barbare. Et toujours les tombeaux sont vides : les peintures sont les seules choses que les pillards n'aient pu enlever.

Mais dans celui de Ménéphthah une surprise m'attend : dans la grande salle se trouve encore le couvercle en granit rose du sarcophage. L'image du roi y est sculptée, couchée, les bras croisés sur la poitrine, serrant ce sceptre qui fut moins fort que le bâton de Moïse. Sous l'ampoule qui l'éclaire vivement au milieu de la salle ténébreuse, cette calme et aristocratique figure aux lèvres dédaigneuses, aux yeux grands ouverts, est d'un si saisissant effet qu'on croirait comparaître comme jadis Moïse et Aaron devant l'obstiné pharaon, qui daigne nous recevoir, avec une lippe.

Mohammed jouit visiblement de mon admiration. « Venez », dit-il, d'un ton qui signifie : « Je vais vous montrer mieux que ça encore. » Et devant l'entrée d'une syringe située sous celle de Ramsès VI que nous avons déjà vue, il fait un pas en arrière et prononce avec emphase : « Tout-Ank-Amon! »

C'est le clou — il le sait — depuis la trouvaille de Carter. Et je suis, ma foi, ému quand je pénètre dans ce tombeau-là. Le seul qu'on ait retrouvé inviolé : cette page soudain tournée du livre scellé des siècles. Et quelle page! Toutes ces splendeurs que j'ai vues au Caire, et qui sont sorties de ce trou... Et puis, il nous est devenu familier, ce jeune pharaon, dont le sort cruel nous touche comme celui de l'Aiglon.

Oh! son tombeau n'est ni grand ni beau : on a dû l'aménager en hâte, avec cette mort prématurée. Un passage, une antichambre d'une décoration sommaire, et l'on pénètre dans la petite salle funéraire. Le sarcophage y est. Le couvercle a été enlevé, et à travers une lame de cristal apparaît l'enveloppe d'or émaillé, de forme humaine, qui renferme la momie. Le visage est celui d'un enfant. Le pauvre petit pharaon, qui n'avait que dix-huit ans, dort là, noirci et corrodé, serrant encore sur son cœur le bouquet desséché qu'y avait posé en pleurant sa frêle épouse la reine Ankhès, veuve à quinze ans, et qui bientôt devait le suivre à l'Occident.

Je revois cette peinture sur un dossier de fauteuil, au Caire : ces deux gracieux enfants s'aimant si gentiment dans leur palais royal. La mort dut leur être amère. Et le puéril visage de ce masque dont les grosses lèvres se gonflent douloureusement me paraît soudain triste, triste comme s'il allait se mettre à sangloter.

Pour s'amuser dans sa demeure d'éternité, Tout n'a, sur la muraille, qu'une pauvre fresque : douze esclaves et douze singes.

Mais la petite reine, pour le dédommager, avait bourré la salle de fabuleux trésors, y accumulant tous les objets qu'il avait aimés, tout ce qui pourrait lui faire plaisir dans sa longue vie posthume. Ces splendeurs innombrables, ces deux grandes galeries pleines des dépouilles de ce tombeau, au Caire, on se demande comment tout cela a pu tenir dans cette chambre de quelques mètres. Mais l'amour l'avait voulu ainsi.

« Venez », me dit Mohammed avec un clin d'œil. Quoi donc? Plus fort encore? Il me conduit au sépulcre d'Aménophis II, creusé au pied de la falaise. Accès âpre et malaisé; le mort se défend ici : des escaliers abrupts, des couloirs en pente raide aboutissent brusquement à un grand puits qu'on franchit maintenant sur une passerelle : une vraie souricière pour les pillards. Puis des chambres aux murailles nues, de nouveaux escaliers et de nouveaux corridors en glissoires qui vous donnent l'impression de courir vers quelque sombre abîme, enfin une salle sur piliers, de vingt mètres de côtés, à plafond bleu semé d'étoiles, dans le fond de laquelle est creusée une profonde crypte. Là se trouve le sarcophage rouge couvert de ciselures. Et à travers la glace je vois, non plus l'enveloppe, mais la momie, le pharaon lui-même à face découverte!

Le corps n'est qu'un amas de bandelettes corrodées et de guirlandes de fleurs séchées. Le roi tient encore sur sa poitrine un bouquet de mimosas. Mais ce visage... La peau noircie s'est tendue sur les os; les chairs en se desséchant ont rendu la bouche trop saillante et le nez racorni. Mais l'expression de ces traits anguleux reste prodigieusement vivante. Ce pharaon devait être un homme terrible : violent, autoritaire, intraitable, de ces hommes qu'on n'aborde qu'en mourant de peur — au demeurant d'une activité dévorante et d'une extraordinaire énergie. Tout cela se voit sur son visage. Il fut un grand roi. Pendant vingt-sept ans il régna sur les deux Egyptes qu'il couvrit de monuments, il fit trembler l'Afrique et l'Asie et porta ses armes jusqu'en Mésopotamie. Et maintenant, la tête superbement rejetée en arrière, lèvres serrées et menton levé, il défie encore, c'est clair, le monde entier du fond de son tombeau : même là il prétend rester le Roi. Je comprends que les pillards, devant un si hautain défi, n'aient pas osé toucher à cette momie-là.

Quant à moi, pour un peu je m'excuserais auprès de Sa Majesté d'avoir osé pénétrer dans son palais sépulcral sans y être invité, de m'être présenté sans observer l'étiquette compliquée et pompeuse de la Cour, sans tomber prosterné à ses pieds en attendant son auguste parole : « Qu'on le relève et qu'il me parle, »... Me voici tout contre lui, penché sur cette bouche redoutable dont un mot donnait la vie ou la mort. Et après tout... Mais oui, quelque chose s'est passé depuis ce temps-là : le roi Aménophis a vu la Majesté de Dieu. Et il comprend maintenant.

Je ne sais d'ailleurs ce qui m'a valu de voir la glorieuse momie : elle est d'ordinaire couverte d'un voile. Les Egyptiens, paraît-il, ne veulent plus montrer leurs rois qu'à des rois. En quoi je trouve qu'ils tombent d'un excès dans un autre. Qu'on exhibe les pharaons dans une vitrine de musée, c'est une humiliation qu'il faut épargner à des rois, et qui est inconvenante. Mais ici... Voici qu'Aménophis II qui n'était dans mon esprit qu'un nom est devenu pour moi un souverain plein de grandeur et que je me sens pour lui un respect sacré. Et puis de telles rencontres vous font tout de même penser — ce qui, pour beaucoup, n'arrive pas non plus tous les jours.

.....

Le temple dans la montagne

... Nous quittons la funèbre vallée en revenant sur nos pas, et contournant de nouveau le contrefort qu'ont envahi ces étranges

villages construits dans les hypogées, nous abordons maintenant la montagne de face.

Elle a grande allure. Tandis que sur la gauche s'élève, pointue, la cime d'Occident, devant nous elle est taillée à pic, formant un mur haut de deux cents mètres qui décrit un immense hémicycle : chœur magnifique d'un temple surhumain. Et voici qu'on s'aperçoit qu'en effet cette montagne est un temple, le plus grandiose qui ait jamais été imaginé. Au pied de la falaise trois grandes terrasses s'étagent, soutenues par des portiques qui alignent harmonieusement leurs longues files de piliers d'un blanc éclatant et d'alvéoles noires. L'eurythmie de ces lignes superposées est telle que ces constructions semblent le piédestal naturel de la montagne. Les terrasses sont raccordées entre elles par de larges rampes, et la dernière aboutit, tout en haut, tout au bout, au roc, dans lequel est creusé le sanctuaire. Au-dessus monte, d'une venue, sourcilleuse, la gigantesque muraille rocheuse qui elle-même est très belle avec ses surgissements de grandes tours aux érosions verticales, sa teinte rose et ses ombres bleutées.

L'ensemble est splendide et d'une grandeur unique au monde. Ce prolongement de l'architecture par la montagne est une conception de génie, digne de cette Hatshepsout qui fut la plus grande reine de l'Égypte, ou plutôt un de ses plus grands rois, car cette femme à l'impérieux profil d'aigle, souverainement intelligente et volontaire, ne voulut jamais accepter d'autre titre que celui de roi.

Et ce qui est merveilleux, c'est d'avoir su réaliser cette audacieuse pensée d'une façon si parfaite que malgré ses incroyables proportions le spectacle n'a rien d'écrasant. Les portiques sont minuscules devant l'énorme falaise, mais ils ont assez d'amplitude et assez de relief pour la soutenir dignement. L'espace, la lumière, la couleur, la savante harmonie des lignes confèrent au magnifique tableau un étonnant mélange de grâce et de majesté : l'âme de cette reine qui voulut être roi et qui sut vaincre tous ses rivaux tant par le charme que par la force.

Je monte, comme à un colossal autel, par les grandes rampes solennelles qui s'élèvent d'un étage à l'autre, j'erre sur ces immenses terrasses, accablé d'un indicible ravissement, je ne me lasse pas d'admirer ce temple inouï qui a pour parois la montagne et pour voûte le ciel : prodigieuse réussite où, pour une fois, l'œuvre de l'homme a rejoint, sans s'y substituer, celle de Dieu.

.....

Les grands solitaires

... Laissant derrière nous l'immense cité de tombeaux et de temples, nous avons retrouvé la zone de cultures par laquelle le chemin va rejoindre le Nil.

Et voici qu'apparaissent devant nous deux masses informes, deux rochers dressés comme d'énormes menhirs. Nous en approchons; ils deviennent gigantesques, et peu à peu accusent vaguement une forme : ce sont, vus de dos, deux colosses assis : les géants des géants, les fameux colosses de Memnon.

Nous les dépassons pour prendre du champ, et à cent mètres devant eux nous arrêtons. Ils sont stupéfiants : par leur masse, et par leur expression. C'est de la masse qu'on cherche d'abord à se rendre compte : vingt mètres de haut, assis ! Je m'approche lentement, et je suis de plus en plus déconcerté. De près, les géants mutilés ne sont plus que des rochers informes, très usés, très effrités; et les figures ont complètement disparu.

Il faut s'éloigner de nouveau si l'on veut les voir : alors ils retrouvent leur apparence humaine dans les grandes lignes. Je vois : c'est leur attitude surtout qui en impose. Assis sur leurs

trônes cubiques grands comme des maisons, la tête et le buste tout droits, les pieds joints, les mains à plat sur les cuisses, ils se tiennent raides et compassés comme les officiants d'une grand-messe au *Credo*. Et cette pose est si vraie, si vivante dans son immobilité, qu'ils reprennent même un visage et une expression. Ils sont si conscients du sérieux de leur fonction ! On voit qu'ils pourraient bouger s'ils le voulaient, et que s'ils ne le font pas, c'est parce que cette fonction ne le permet pas.

Mais que font-ils donc là, si comiques et si majestueux, au milieu des champs ? On croirait d'abord, tant leur présence semble ici inutile, deux bons géants taciturnes venus de la montagne, en promenade : ils ont apporté leur siège et se sont installés ici pour prendre l'air et regarder les bateaux sur le Nil. Mais non, ils sont en service commandé, paraît-il, sentinelles à l'entrée du grand temple funéraire du pharaon Aménophis III :

« An premier, jour premier du règne du fils du soleil Aménophis III, lit-on dans la carrière du Tourah, le roi fit creuser une nouvelle galerie afin d'en extraire le calcaire fin destiné à la construction de son temple de millions d'années. » Et le temple fut construit, là, dans cet espace de trois cents mètres qui s'étend derrière les colosses : et eux furent placés devant le grand pylône, de garde pour ces quelques millions d'années : c'est pour cela qu'on leur a donné des sièges.

Ce temple devait être le plus vaste de la région, construit à l'échelle de ses gardiens. Mais l'eau est venue : il n'y a plus que des champs tout plats, où apparaissent quelques grands débris. Et les géants sont restés seuls, comme la sentinelle du Kremlin. Ils n'ont jamais tourné la tête, ils n'ont rien vu du désastre : ils ne savent pas qu'il n'y a plus rien derrière eux, et ils continuent, imperturbables et solennels, à surveiller l'entrée du temple évanoui, l'air bête de messieurs très sérieux auxquels on a joué une farce énorme.

— Il faudrait le leur dire, murmuré-je à Mohammed.

Il n'a pas compris, naturellement :

— Les colosses de Memnon, commence-t-il, ont une hauteur de dix-neuf mètres quatre-vingt-douze, chaque pied est long de trois mètres vingt, les épaules sont larges de six mètres dix-sept, le doigt du milieu...

— Oui, c'est bon, c'est bon, Mohammed... Ne pensez-vous pas qu'ils doivent terriblement s'ennuyer, depuis le temps...

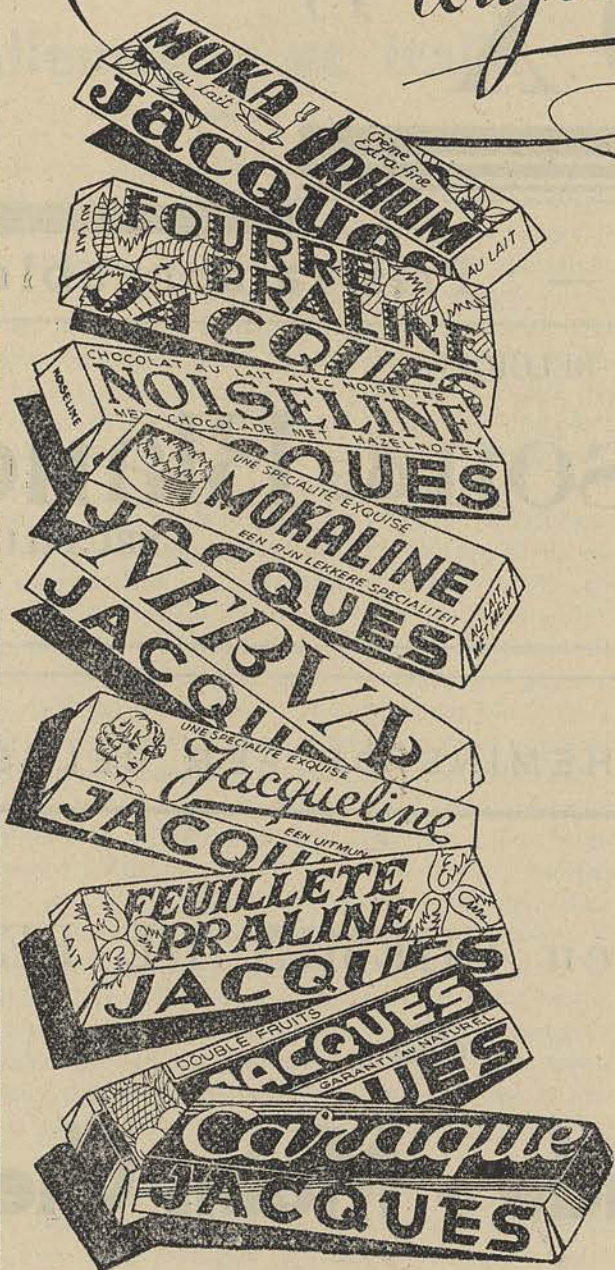
— Hé ! hé !... Le doigt du milieu est long d'un mètre trente-huit, le socle...

Un jour, pour tuer le temps, un des géants s'est mis à chanter. Le fait est certain, et consigné dans l'histoire : pendant deux siècles, au début de l'ère chrétienne, le « fils de l'Aurore » a chanté. Chaque matin, aux premiers rayons du soleil, il exhalait une plainte harmonieuse. Cela n'a rien d'impossible : on m'a montré à Karnac un bloc de granit qui, frappé du doigt, résonnait comme une cloche. Le colosse, à cette époque, était mutilé, et le soleil faisait travailler les fissures de la pierre : ce sont ses blessures qui chantaient. Quand le haut de son corps se fut effondré, Septime-Sévère le fit réparer. Depuis lors il s'est tu.

Je considère les blocs énormes superposés dans cette restauration : un beau travail; mais ici il paraît enfantin. Vrai, les Romains, ces maîtres constructeurs, étaient de tout petits bons-hommes devant les architectes des pharaons : ceux-ci avaient fait les colosses d'un seul bloc ! Imagine-t-on le travail d'une telle mise en place ?

Je n'ai plus envie de rire d'eux. Ils se dressent formidables sur le fond doré de la montagne. Eh ! oui, c'est de la sorte qu'il faut les voir : eux avec la montagne; et c'est là leur fonction durable, qui justifie pleinement leur majestueuse patience. Ce temple n'était qu'un accessoire pour des sentinelles de leur taille. C'est la montagne qu'ils gardent ainsi, et toute la nécropole des

Encore meilleur et
toujours le meilleur



Améliorant sans cesse un produit que les « fines bouches » déclarent incomparable, les Usines du Superchocolat Jacques restent fidèles à la devise « Qualité d'abord ».

Cette application à toujours mieux faire explique le succès triomphal de l'exquise famille de gros bâtons de Superchocolat Jacques. Que ce soit le tendre « Jacqueline », le savoureux « Moka-Rhum », le très fin « Mokaline », le prestigieux « Fourré-Praliné », le célèbre « Noiseline », ou même le classique « Aristo », ou tout autre membre de cette nombreuse famille si délectable, vous les apprécierez davantage et les trouverez encore meilleurs.

La célèbre gamme des gros bâtons de Jacques pourrait constituer le critérium de l'art du chocolatier. Mais Jacques ne s'arrête pas en route, il garde la tête et s'en va vers de nouvelles conquêtes. Ses bâtons seront toujours les meilleurs.

Supérieurs par la qualité, ils sont aussi pour vous les plus avantageux. Le prix de 1 FRANC LE GROS BATON est une véritable occasion.

Si vous aimez les images, collectionnez les chromos instructifs « Jacques » ou les « Sports Illustrés » Jacques. De magnifiques albums vous le permettent. Mais avant tout, achetez le Superchocolat Jacques pour sa qualité incomparable.



100% BELGE DEPUIS
SA FONDATION
EN 1897

Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Élégance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



Voyagez en CHEMIN DE FER

c'est

Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ

qui vous indiquera

COMMENT VOYAGER A BON MARCHÉ

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

rois. Et ils continueront à veiller sur ce temple-là, ce « temple de millions d'années », jusqu'au jour où, brisés par la vieillesse, ils tomberont à leur tour en morceaux dans les champs : car enfin il n'y a encore que trente-trois siècles qu'ils sont là.

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

(A suivre.)

Allemagne et Italie

Charles Maurras, faisant allusion à l'entretien que j'eus, en septembre de 1933, avec M. Mussolini, disait l'autre jour que le maître des faisceaux romains n'est pas l'homme de l'anarchie intellectuelle allemande, ni de la barbarie politique allemande.

« *Jamais, jamais!* » s'était écrié M. Mussolini lorsque j'avais évoqué devant lui ce Saint-Empire germanique ressuscité dont rêvent certains philosophes nazis. Depuis le jour où M. Mussolini m'accorda cet entretien, de quels sens contrastés la suite des événements n'a-t-elle pas chargé ses propos? Un an s'était à peine écoulé qu'une action mémorable les confirmait et préfigurait, sans équivoque, ce que nous pouvions attendre de l'Italie contre une Allemagne réveillée, avide de s'étendre au centre de l'Europe. Dès le lendemain de l'assassinat du chancelier Dollfus, M. Mussolini mettait ses régiments sur le Brenner, et arrêtait net le premier assaut de Hitler contre l'Autriche. Cette mobilisation italienne de juillet 1934 traduisait dans un acte incontestable la politique à laquelle son chef était le plus profondément attaché, celle qui, dès 1922, lui faisait dire : « Je ne crois pas à la force de résistance de l'Europe centrale, mais je crois à la vertu puissante de notre civilisation occidentale, si toutes ses forces s'unissent. » C'était la même pensée qu'il exprimait en 1926, lorsqu'il montrait ce que la France et l'Italie pouvaient, par leur union, pour imposer la paix : « Elles le peuvent, déclarait-il, parce qu'elles représentent à elles seules 80 millions d'âmes, autant que le bloc germanique. C'est ce que j'appelle l'équilibre des masses. Si l'on maintient cet équilibre, la paix ne sera pas troublée. » Et M. Mussolini ajoutait : « Il y a en Europe trois masses qui correspondent à trois races différentes et qui se contre-balancent : la masse occidentale des Latins, la masse germanique et la masse slave, ces deux dernières séparées par la Pologne. Que la première, que la masse latine s'effrite, se désunisse, et l'équilibre disparaît. »

C'est pour le maintenir qu'en 1934 Rome fit entendre ce « *Quis ego* », dont la menace suffit alors à sauver l'Autriche de l'Anschluss. Face au germanisme hitlérien, la présence romaine au Brenner affirmait la continuité d'une politique de défense occidentale, qui ne se montrait pas moins soucieuse des intérêts de notre culture que de la vie de nos sociétés et de l'ordre du monde.

Ce qu'elle signifiait pour la civilisation tout entière, M. Mussolini allait l'exprimer, quelques mois plus tard, en définissant la mission même de l'Autriche dans la nouvelle Europe. Après avoir rappelé que la fonction historique de la culture autrichienne consistait proprement à « filtrer, à équilibrer la culture allemande » et à lui enlever ce qu'elle a d'« exclusif, d'âpre et de rebutant pour les autres peuples », il ajoutait que l'Autriche avait pour double tâche de « *conserver la valeur de la culture germanique, humanisée par son contact avec la culture latine, et de résister*

comme une sentinelle avancée aux ennemis du catholicisme dans le nord et dans le centre de l'Europe. »

Voilà ce que M. Mussolini pouvait encore dire et faire au début de cette année 1935 qui avait commencé par le voyage de M. Laval à Rome (1) et qui allait, hélas, s'achever par la folle campagne des sanctions, où, l'Angleterre de M. Eden poussant la France à la rupture, l'Italie se trouva soudain sans alliés et fut conduite à les chercher ailleurs. En prenant partie contre Rome dans l'affaire éthiopienne, — après lui avoir laissé croire qu'elle aurait les mains libres, — en refusant ensuite de reconnaître sa conquête, puis en prolongeant pendant plus de deux ans cette querelle inopportune, Londres et Paris ont jeté l'Italie dans les bras de l'Allemagne,

Les desseins de Hitler devaient s'en trouver fortifiés du même coup. Toutes les conditions de l'Anschluss et du partage de la Tchécoslovaquie n'étaient-elles pas d'ores et déjà créées? Jamais la Tchécoslovaquie n'eût, en effet, subi pareille atteinte, si l'Autriche n'avait cessé d'exister, et jamais l'Autriche n'eût disparu, si l'Italie — cette Italie qui montait la garde au Brenner le lendemain de l'assassinat du chancelier Dollfus — n'avait, deux ans plus tard, été contrainte d'abandonner le peuple autrichien à son sort. L'événement était fatal depuis la mise en vigueur des sanctions. Dès 1936, il était clair pour tout esprit non prévenu que l'Italie ne saurait à la fois faire front à la coalition qui se dressait devant elle, et, le cas échéant, agir contre l'Allemagne en faveur de l'Autriche. D'une telle situation, Berlin seul pouvait tirer profit. Passant outre aux risques du voisinage allemand, de la présence allemande sur le Tyrol, Rome isolée, brimée par l'Angleterre et par la France, allait, de toute nécessité, devoir se rapprocher du Reich. N'était-ce pas la seule politique que nos démocraties lui permettent?

Plutôt que de reconnaître l'erreur commise et d'en poursuivre la prompt réparation, l'on préféra mettre les idéologies en cause, et voir dans le rapprochement de Rome et de Berlin la conséquence inéluctable de l'attrait que les dictatures exercent l'une sur l'autre. Hélas! cette explication n'explique rien, car la sécurité d'un pays et la politique qui l'assure tiennent plus à la nature des choses, à la configuration de la carte, qu'aux idéologies ou aux affinités de régimes.

Dira-t-on que, de 1922 à 1935, M. Mussolini obéissait aux préférences idéologiques du fascisme, quand il tenait l'alliance de son pays avec des démocraties libérales comme l'Angleterre, la France, la Belgique, pour le seul faisceau capable de défendre la civilisation occidentale et de sauver la paix de l'Europe? Si l'idéologie a joué quelque part, c'est en sens contraire. On la sent partout présente dans la manière dont furent écartées les ouvertures que nous fit M. Mussolini, en 1936 et en 1937, pour reconstruire ensemble une entente dont, avec raison, il continuait de penser que dépendait le salut public européen, italien

(1) Voici en quels termes l'écrivain allemand Max Beer, dans son livre sur la politique intérieure du III^e Reich, appréciait à cette époque les avantages de la diplomatie française : « Du 4 janvier au 8 janvier 1935, dit-il, M. Laval et M. Mussolini réglèrent les questions coloniales qui avaient longtemps divisé les deux pays. Ils enregistrèrent « la communauté de vues » de leurs gouvernements sur les questions d'ordre européen ; ils tombèrent surtout d'accord sur la conclusion d'une convention destinée à maintenir l'intégrité et l'indépendance de l'Autriche et comportant des engagements précis en vue d'une constante collaboration franco-italienne. Les Français obtinrent même des Italiens, jusqu'alors défenseurs des thèses révisionnistes et de la politique militaire du III^e Reich, la condamnation de tout réarmement unilatéral... Le monde eut de nouveau le spectacle de l'amitié franco-italienne. Le conflit latent entre les deux pays, qui avait été une source constante de faiblesse pour la France et un encouragement pour le III^e Reich paraissait liquidé. » Et le Dr Max Beer de conclure : « Malgré sa force matérielle renaissante, malgré les énormes difficultés qui paralysaient les autres pays, l'Allemagne, à ce moment précis de son histoire, se trouvait dans une situation nettement catastrophique au milieu de l'Europe. » (*L'Allemagne devant le monde*, traduction André Pierre, pp. 242-245.)

comme français (1). Ces offres, la diplomatie du Front populaire les a « fanatiquement » négligées, plus soucieuse qu'elle était d'agir en ennemie du fascisme que de servir les intérêts de la France.

Néanmoins, reproduisant ici les notes traversées d'inquiétudes et d'espoirs, d'impressions et de sentiments mêlés, que nous avons écrites sur le voyage du Führer à Rome, en mai 1938, nous les terminions sur ces mots : *La Paix passe toujours par Rome.*

La paix passait si bien par Rome que, quatre mois plus tard, au cours des journées décisives de septembre 1938, c'est par Rome que vint la « victoire de la paix », c'est par la médiation de M. Mussolini, c'est par l'intervention du facteur italien modérateur de son allié allemand. Ce qui devait être, cette fois encore avait été. La nécessité et la raison l'avaient, en fin de compte, emporté : la guerre était évitée, son péril conjuré. A ce qui restera le titre de gloire de M. Chamberlain, M. Mussolini avait apporté « la collaboration décisive de son génie politique » (2).

Mais lorsque nous écrivions en mai 1938 : « La paix passe par Rome », nous ajoutions qu'elle passait d'abord par Burgos. L'attitude du gouvernement français dans les affaires d'Espagne ne pouvait, en effet, qu'aggraver nos difficultés avec l'Italie, en faire un différend idéologique, une querelle de principes, dont la faction allemande, le groupe si puissant et si actif des germanisants italiens, devait tirer parti contre la France. Dans le refus de reconnaître le gouvernement national espagnol, l'Italie ne vit que le résultat de l'influence du Front populaire sur la politique française. Elle la crut même si décisive qu'à Rome, le 30 novembre 1938, l'opinion prévalut que l'Etat français ne pourrait résister à la grève générale décrétée par la C. G. T. D'où la soudaine « parade » italienne, le discours du comte Ciano, les cris poussés à Montecitorio, le jour même. Mais la contre-partie manqua : la grève générale avait avorté et la parade avait été montée à contretemps (3). L'Europe comprit alors qu'il y avait en France quelque chose de changé.

Cependant les agitations, les discours, les défis internationaux n'ont pas cessé. *La paix ou la guerre*, telle est toujours l'angoissante question. Désormais c'est surtout de nous-mêmes, de la droiture de notre politique, de notre force, de notre sang-froid, de notre discipline que dépend la réponse. Le souci de la paix et celui de la force française se confondent. La France saura

(1) En juin 1936, M. Mussolini avait chargé M. B. de Jouvenel du message suivant : « *Avec vous, je défendrai la Tchécoslovaquie, avec moi vous défendrez l'Autriche. Il n'y a pas d'autre moyen d'arrêter la conquête de l'Europe centrale par l'Allemagne. Dites cela à Blum. Je signe un traité demain s'il le veut.* » M. Blum refusa de recevoir M. de Jouvenel et de connaître les propositions de M. Mussolini.

(2) « Au lendemain des accords de Munich, un film passait sur tous les écrans d'Italie... Ce film s'appelait : *La Pace Mussoliniana*. Depuis la frontière, on voyait de gare en gare, des plus importantes jusqu'aux plus humbles, et même en rase campagne, le long de la voie, des foules immenses accourues de tous les côtés, trépidantes de joie et acclamant le *Duce qui avait empêché la guerre et fait la paix en Europe.* » (W. D'ORMESSON, *Figaro*, 14 janv. 1939.)

M. Neville Chamberlain a pu déclarer le 28 janvier 1939 : « Je dis que le maintien de la paix, en septembre dernier, ne fut rendu possible que par les événements qui précéderent, par l'échange de lettres entre moi-même et M. Mussolini, au cours de l'été 1937, et par la conclusion de l'accord anglo-italien en février 1938. Sans l'amélioration des relations entre l'Angleterre et l'Italie, je n'aurais jamais obtenu la coopération de Mussolini, en septembre dernier, et sans sa coopération, je ne crois pas que la paix aurait été sauvée... »

Mais, à l'époque dont parle M. Chamberlain, la France, elle, n'avait toujours pas d'ambassadeur à Rome. Et ce n'est que huit mois après l'accord anglo-italien, c'est en octobre 1938 seulement que le gouvernement français y envoya M. André-François Poncet. Dans l'entre-deux, il y avait eu l'Anschluss où l'Italie se trouva seule en face de l'Allemagne, le voyage de Hitler à Rome, puis l'ultimatum de Berchtesgaden et Munich. Si les relations diplomatiques avaient été renouées dès avril, c'est-à-dire dès l'arrivée au pouvoir de M. Daladier, la situation eût été sans doute bien différente de ce qu'elle fut depuis, et l'envoi de notre ambassadeur n'eût pu passer pour la « simple reconnaissance de la dette contractée par la France envers le négociateur de Munich ».

(3) Cf. DANIEL HALÉVY, 1938, *Une Année d'histoire*, pp. 57-58.

d'autant mieux imposer la prudence aux autres, elle leur apparaîtra comme une nation d'autant plus sûre qu'elle montrera plus de résolution, qu'elle « ne se laissera arracher ni une action, ni une parole, ni un geste, ni un sentiment capable de l'affaiblir ».

Soyons attentifs. Soyons vigilants. C'est la méthode la plus efficace pour faire cesser les malentendus qui existent entre l'Italie et nous (1). La nature des choses, la communauté de la langue et de la culture, le sang répandu en commun sur les champs de bataille, tout commande l'amitié de nos deux nations. Les paroles de M. Georges Bonnet, au Sénat, expriment les vœux mêmes de nos peuples. Oui, « nous imaginons mal l'Italie commettant une agression contre la France, et il n'y a certes pas un Français qui ait jamais songé que sa patrie pût déclencher contre l'Italie une guerre dont l'impiété révolte » (2). Si jamais ce malheur inimaginable devait arriver par folie, nous voulons toujours pouvoir dire que, dans notre amour de la France et par devoir envers la civilisation, nous n'avons rien fait pour contribuer à un tel fléau. Cette volonté n'implique ni concessions coloniales, ni abandons d'aucune sorte. Aussi répéterons-nous une fois de plus que « la paix passe par Rome », en ajoutant avec Maurras : « Quelle grande paix serait concevable encore et malgré tout ! »

HENRI MASSIS.

En quelques lignes...

Un Pape peut-il refuser l'élection ?

Quand paraîtra ce numéro de la *Revue*, les cardinaux seront entrés en clôture. Et il est même fort possible que la *sfumata* blanche aura déjà porté au bon peuple de Rome l'heureuse nouvelle de la fin du Conclave. En attendant, les échetiers fouillent les archives vaticanes et les documents pontificaux pour fournir de papiers *ad hoc* la curiosité du public.

On s'est demandé si l'élu du Conclave avait le droit de renoncer à la charge dont venaient de l'investir ses pairs. Il ne semble pas que le cas se soit jamais présenté dans la réalité. Mais on relate l'exemple d'une renonciation postérieure à l'accession au trône pontifical.

Il s'agit de Célestin V, élu pape en 1294. Il succédait à Nicolas IV. Et la vacance du siège apostolique avait duré deux longues années. Finalement, les cardinaux tombèrent d'accord sur le nom de ce pieux religieux ermite, de l'ordre de Saint-Benoît. Célestin, que sa modestie tenait écarté de la course aux honneurs,

(1) Ces difficultés ne datent pas du fascisme, comme certains veulent le faire croire; elles ont toujours existé, et une Italie libérale ne serait pas moins exigeante, ni moins « irrédentiste » en ses « revendications ». Faut-il rappeler dans quelles conjonctures inquiétantes M. Camille Barrère fut envoyé comme ambassadeur à Rome en 1897? « Nos rapports avec l'Italie étaient si peu satisfaisants, dit-il lui-même, qu'ils équivalaient à une demi-rupture. L'occupation française de la Tunisie devait déclencher au delà des Alpes une violente réaction, qui se traduisit dans les faits par l'entrée de l'Italie dans les alliances germaniques. Cette politique pouvait avoir pour nous de très graves conséquences. Les rapports entre les deux nations s'en ressentirent toujours plus. La Bourse de Paris était fermée aux valeurs italiennes; les rapports commerciaux étaient rompus. Des deux côtés des Alpes, il y avait une sorte de rupture larvée. » (Introduction aux lettres de Delcassé, *Revue de Paris*, 15 avril 1935.)

Ce n'est donc pas au hasard que la campagne de revendications italiennes fut ouverte au cri de « Tunisie ! ». Le « sentiment tunisien » n'est jamais mort en Italie. Rien n'était plus facile que de le réveiller.

(2) Discours prononcé par le ministre des Affaires étrangères le 7 févr. 1939, devant le Sénat.

crut d'abord devoir se dérober. Mais Charles II, roi des Deux-Siciles, fit pression sur lui pour qu'il acceptât de ceindre la tiare. En effet, le nouveau pontife était né sur le territoire du royaume de Naples; et Charles n'était pas fâché de voir un de ses sujets accéder à la dignité suprême de l'Eglise. On rapporte que le vénérable moine, voulant donner la mesure de son humilité, se rendit à la cérémonie du couronnement, monté sur un simple *asinello* (un petit âne), alors que ses prédécesseurs ne se montraient en public que sur des mules blanches aux somptueux ornements.

Célestin ne devait, d'ailleurs, régner que quelques mois. Après qu'il eut fondé l'ordre religieux qui porte son nom (les Célestins), il obtint d'être déchargé d'un mandat qui, décidément, pesait trop lourd à ses épaules.

Le cardinal Gaetani lui succéda, sous le nom de Boniface VIII.

Dante et la papauté

Car voici qu'à son tour Dante le malmène dans la *Divine Comédie*. Ne lui reproche-t-il pas, en termes indignés, d'avoir été assez vil pour faire le grand refus « *che fece per villate il gran rifiuto* »? Aussi Célestin sera-t-il compté au nombre de ces âmes, ni bonnes ni mauvaises, qui ne verront jamais Dieu. Le poète le représente, nu, dévoré par les guêpes et les frelons; et, sur les pieds de l'infortuné, des vers dégoûtants sucent le sang qui coule des plaies du visage.

Il ne faut pas oublier que Dante appartenait à cette faction des Guelfes qui étaient en lutte ouverte avec le Saint-Siège. Sur la fin de sa vie, l'auteur de la *Divine Comédie* prendra même le parti des Gibelins : c'est-à-dire qu'il accentuera encore ce caractère antipapal de son inspiration.

On cite, parmi les autres pontifes victimes du ressentiment de l'Alighieri, Nicolas III, lequel appartenait à la célèbre famille des Orsini. Au IX^e chant de l'*Inferno*, le poète nous le montre, plongé, la tête en bas, dans une fosse de feu ardent.

Pour en revenir au pape Célestin, l'Eglise s'est chargée de venger sa mémoire. Dès 1313, moins de vingt ans après sa mort et quelques années à peine après les injures de la *Divine Comédie*, le moine pontife était mis sur les autels. Sa fête se célèbre désormais le 19 mai, sous le vocable du « vénérable bénédictin saint Pierre-Célestin ». Dans la bulle même qui proclame sa canonisation, le pape Clément V le qualifie de « pontife inexpérimenté dans le gouvernement de l'Eglise universelle », *ad regimen universalis Ecclesiae inexpertus*. Comme l'écrivit un historien de l'Eglise : « Un de ses mérites fut de savoir comprendre son incapacité, de descendre spontanément du siège apostolique, et de laisser cette grande leçon d'humilité à ceux qu'une erreur élèverait à des fonctions dont ils ne pourraient supporter le poids. »

La vente des manuscrits de Montesquieu

Signe des temps : les manuscrits de Montesquieu, qui étaient demeurés la propriété de la famille, viennent d'être dispersés au feu des enchères publiques! Encore les Français se félicitent-ils d'avoir pu conserver ces vénérables reliques. En effet, la Bibliothèque Nationale, par l'organe de son administrateur, M. Cain, s'est adjugé, pour 401.000 francs, le manuscrit de l'*Esprit des Lois* (mise à prix : 400.000) et, pour 101.000 francs (mise à prix : 100.000), le captivant recueil des *Réflexions et Pensées*. On voit que les amateurs — s'il s'en trouvait dans la salle des ventes de l'Hôtel Drouot — ont poussé la galanterie jusqu'à ne pas... pousser l'enchère.

Les *Lettres persanes* n'ont fait que 16.500 francs. Et l'on s'étonnerait volontiers de la modicité relative de cette estimation, si l'on ne savait que l'exemplaire adjugé sous le marteau n'est qu'un « double » annoté par l'auteur.

La ville de Bordeaux se devait de faire quelque chose en faveur d'un de ses enfants les plus illustres. L'hommage posthume n'a pas manqué. Grâce à une souscription publique, la Bibliothèque municipale pourra mettre dans sa « réserve » le manuscrit du *Spicilgium* et un précieux dossier de Correspondance.

C'est ainsi que Charles-Louis de Secondat de la Brède, baron de Montesquieu, vient de connaître, par l'effet de cette vente solennelle et de ces patriotiques enchères, une sorte de renouveau de gloire. On la lui marchandait d'autant moins que Montesquieu, ancêtre des clercs qui trahissent, avait, l'un des tout premiers, délaissé le jeu gratuit des rythmes et des mots pour la bataille des idées et les préoccupations politico-sociales.

C'est le moment de relire l'*Esprit des Lois*.

... Sur la décadence des Romains

Il y a un livre de Montesquieu qui s'intitule *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Nous songions à la « chute » de ce titre : comme un avertissement. Et nous nous demandions si les Romains de Mussolini ne vont pas connaître, sous nos yeux, par l'effet de quelque fol aveuglement qui navre leurs meilleurs amis, une nouvelle et fâcheuse décadence.

Celui qui trace ces lignes tient à rappeler qu'il a été, un des tout premiers et à une époque où il y avait à prendre cette attitude un certain mérite, le champion du mussolinisme salvateur. Il conserve toute son admiration pour l'homme de génie qui a libéré l'Italie — et, probablement, l'Europe occidentale — de l'invasion rouge. D'autre part, il connaît trop les Italiens, les ayant pratiqués de près, pour s'imaginer, ne fût-ce qu'un instant, que les incartades de quelques gazetiers trouvent un écho dans les masses profondes.

N'empêche! Le langage et les procédés de certaine presse et de certains postes de surveillance à la frontière dépassent la mesure. Qu'un Pinon, envoyé spécial de la *Revue des Deux Mondes*, soit mis dans l'impossibilité de poursuivre, à l'occasion du Conclave, sa besogne d'informateur, qu'un Gentizon, correspondant romain du *Temps* et auteur d'un ouvrage plein de sympathie pour le fascisme, tombe sous le coup brutal d'un arrêté d'expulsion : les meilleurs amis de l'Italie ne peuvent que regretter des mesures aussi vexatoires.

En écrivant ceci sous un anonymat percé à jour depuis longtemps, je sais fort exactement à quoi je m'engage. Mais je sais — aussi — que le premier devoir de l'amitié est le « chastiment » mutuel. Encore une fois, j'aime l'Italie et les Italiens, et nul ne déplore plus que moi les brimades imbéciles que les cercles antifascistes multiplient contre le Duce en Belgique comme en Angleterre, comme en France. Mais il y a une forme de la *virtus* qui est la magnanimité. Et, pour en revenir à l'élection du successeur de Pie XI, les catholiques du monde ont le droit de trouver inadmissible la prétention des autorités civiles d'interdire, pour délit d'opinion, le libre accès à l'Etat vatican.

Canada-Hermosa

L'histoire est bien bonne. On en fait des gorges chaudes dans les salles de rédaction où l'on n'a pas encore oublié les magnifiques galéjades d'Hégésippe Simon et des Poldèves.

Deux journalistes de « goche » ont donné dans le panneau, comme des grives : l'ineffable Pierre Brossolette qui, le Front populaire régnant, fit la pluie et le beau temps au micro de *Radio-Paris* et cette dame Tabouis qui a mérité, plutôt dix fois qu'une, le surnom de la « mère des craques ».

Canada-Hermosa se traduit, en espagnol, le « fin tuyau ». Evidemment, tout le monde n'est pas tenu de connaître sur l'ongle la langue de Cervantes. Encore serait-il prudent, avant de jouer les Don Quichotte, d'allumer sa lanterne. Les rédacteurs du *Popu* et de *l'Œuvre* ne se sentaient plus de joie à la pensée qu'une association de monarchistes, présidée par le duc de Canada-Hermosa, s'entremettait en vue d'une médiation qui permît au Gouvernement Negrin-Croupion et C^{ie} de sauver la face. « Couvrez-nous, Grands d'Espagne! » eussent dit volontiers ces farouches défenseurs de la République aux abois. Malheureusement, le Canada-Hermosa rédigeait ses papiers sur la moleskine d'un café parisien, devant une pile de soucoupes et dans l'excitation facile des apéros solidement tassés.

D'où je conclus que le métier d'informateur est, à l'heure actuelle, plein d'aléas. Vous croyez ce que vous voudriez croire. Et, pour mieux asseoir votre conviction sentimentale, vous donnez au texte de l'Agence le coup de pouce... ou le coup de ciseaux. Comme l'Agence elle-même est entre les mains d'un groupe ou d'une faction, voilà vos renseignements deux fois suspects! Et si les farceurs s'en mêlent...

La joie dans l'éducation ⁽¹⁾

Quand M. l'abbé Froidure, notre très dévoué directeur du « Cercle des Parents », m'a demandé, — je dois à la vérité de dire, — m'a imposé, de traiter devant vous un sujet relatif à l'éducation, j'ai fort bien compris qu'il faisait appel à une mère de famille nombreuse, qui, à défaut de science et d'habitude dans l'art de la parole, avait pourtant à son actif une chose, dont la valeur ne peut être méconnue : l'expérience!

Comme maman de très nombreux enfants, encore en pleine bataille éducative, je vous parlerai donc, dans les limites du sujet choisi, avec l'expérience que j'ai pu acquérir, mais surtout, et c'est ce qui vous rendra indulgents à mon égard, avec une conviction profonde, et qui va grandissant, que si nous pouvions mettre plus de joie dans la façon d'éduquer nos enfants, nous arriverions à mieux les connaître, à mieux les élever et, partant, à les aimer encore davantage.

* * *

Si vous le voulez bien, nous examinerons tout d'abord ce qu'il faut entendre par la joie prise en elle-même, la vraie joie, et ce avec quoi il ne faut pas la confondre. Ensuite, je voudrais voir avec vous, rapidement, combien l'art, sous toutes ses formes, peut être source de joie et peut nous aider indirectement dans l'éducation de nos enfants. J'aimerais vous montrer, en troisième lieu, combien, pour les parents qui y réfléchissent, l'enfant amène avec lui des motifs de joie surnaturelle et humaine. Et enfin, j'espère surtout vous convaincre que l'éducation ne donnera son rendement complet que si vous y mettez de la joie, beaucoup de joie!

(1) Conférence faite aux *Causeries éducatives* du « Cercle des Parents », à Bruxelles.

Et tout d'abord, qu'est-ce que la joie?

« C'est une satisfaction de l'âme », affirment les dictionnaires, satisfaction donc purement spirituelle, que l'on peut rencontrer dans tout être, même chez ceux pour lesquels le sens chrétien de la vie est nul, mais bien davantage, vous le comprenez, chez ceux pour lesquels les valeurs spirituelles priment tout.

Il va de soi que ce sentiment, chez les non-croyants, s'il parvient à se maintenir et même à se développer, ne se rencontre que chez des êtres d'exception. Je citerai M^{me} Curie, dont l'intelligence était certes géniale, dont l'âme était haute et dont la volonté, toujours tendue, se maintenait merveilleusement dans une sérénité vraiment parfaite. On peut se demander à quel degré de sainteté cette âme serait arrivée si elle avait eu un autre idéal que la science pure et qu'elle se fût tournée vers Dieu!

Mais cette joie essentiellement humaine ne se rencontre que rarement, n'ayant que les ressources naturelles pour se maintenir au milieu des vicissitudes de la vie.

Il est plus intéressant pour nous de voir quelle peut être l'influence de la joie dans une âme qui, sans être exceptionnelle, est ennoblie par l'action de la grâce, à laquelle non seulement elle n'est pas indifférente, mais vers laquelle elle tend.

* * *

J'ai l'intime conviction que, comme on l'a dit : « *un saint triste est un triste saint* »; mais j'ajoute aussitôt que je ne puis même concevoir réunis ces deux mots qui, à mon sens, se font opposition : triste et saint. Car, si un être atteint ce qu'on peut appeler la sainteté, il me semble que tout sentiment permanent de tristesse doit être incompatible avec son état de sainteté.

« La tristesse, dit saint François de Sales, est ordinairement signe d'amalgame, signe qu'on veut autre chose que la volonté de Dieu. »

Notre-Seigneur lui-même nous recommande cette sérénité, sans laquelle je ne vois pas de vraie sainteté, en nous disant : « Que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite! »

Au milieu de tant d'exemples donnés par les saints dont la joie est rayonnante, je ne veux en citer qu'un seul, déjà bien loin de nous, mais en même temps tout près, celui de François d'Assise. Tout pour lui était un sujet de joie, la nature avec tout ce qu'elle renferme, plantes, animaux, et vous connaissez ses confidences aux oiseaux dans lesquelles on trouve toute la fraîcheur de son âme. Son amour pour « Dame Pauvreté » lui enlevait tous les soucis de l'existence, il ne gardait plus que la joie de vivre pour Dieu seul!

* * *

Si la joie est donc inhérente à la sainteté, elle se rencontre chez tous les croyants à des degrés divers, d'après les tempéraments certes, mais surtout d'après la qualité des âmes.

Le développement surnaturel d'une âme doit fatalement amener en elle, à la longue, un état permanent de sérénité, parce que, se rapprochant de plus en plus de Dieu, elle tient en respect, en dehors de sa vie intérieure, tout ce qui mettrait en péril cette sérénité. Nous ne pouvons éviter les mille soucis et préoccupations, les contrariétés de la vie quotidienne; ce qu'il faut, à tout prix, c'est ne pas s'en laisser pénétrer de façon profonde, afin de ne pas étouffer définitivement toute joie en nous.

Quelles seront les répercussions d'un état de joie dans une âme?

« C'est un spectacle étonnant, nous dit Johannes Muller dans son ouvrage *Vivre*, que celui d'un être chez lequel la joie fait son entrée. Il semble qu'il soit soulevé au-dessus de lui-même,

qu'une nouvelle vie l'anime et que son être véritable apparaisse; et c'est bien cela, il renaît! »

« La joie exerce sur nous, dit-il encore, une action libératrice elle fait tomber les entraves et renverse les obstacles. En éveillant en nous l'intuition de ce qu'il y a de beau et de bien chez nos semblables, elle nous ouvre leur cœur et les pénètre d'un sentiment de bien-être. »

S'il est vrai de dire que la joie élève une âme au-dessus des soucis quotidiens, qui ne peuvent, dans ce cas, avoir de prise sur son moi intime, il est vrai aussi de dire que celui qui vit sans joie est profondément à plaindre. Les contrariétés sont pour lui des soucis, les soucis deviennent des catastrophes; il prend tout au tragique, s'énerve et se fatigue, au plus grand dommage de lui-même et de son entourage.

* * *

Si la vraie joie peut exister, comme nous l'avons vu plus haut, par elle-même, parce qu'elle provient des sources intérieures de notre être, on peut dire qu'elle est inépuisable. Elle peut, toutefois, être ou troublée, ou accrue, par des circonstances ou des événements dont elle ne dépend pas.

Mais tout ce qui nous oblige à tendre notre énergie pour dominer ces événements engendre en nous la joie.

Bonheur terrestre n'est donc pas nécessairement cause de joie, puisque celle-ci peut exister dans une profonde peine. Ce serait une erreur de croire que la vie particulièrement heureuse de certaines personnes a comme résultat d'épanouir leurs âmes dans la sérénité. Si, pour elles, les forces spirituelles sont inexistantes, cette prospérité, ce bonheur humain, peut étouffer, éteindre même la joie de vivre, en réduisant à néant leur vie intérieure.

Par contre, chez des âmes fortes, dont toutes les aspirations sont tournées vers Dieu, les plus lourdes épreuves feront jaillir la flamme de la joie intérieure, éclairant de ses rayons tous ceux qui les entourent pour le plus grand bien de leurs âmes, car rien n'est contagieux comme l'exemple.

* * *

On est tenté, parfois, de confondre la joie avec la gaieté. Ces sentiments ne s'opposent pas, mais sont tout à fait indépendants l'un de l'autre. Une personne dont la vie intérieure est sereine peut être gaie; elle le sera probablement plus qu'une autre; mais si une grande épreuve peut ne pas tarir chez une personne profondément chrétienne la source de la joie, elle éteindra en elle, pendant un temps au moins, toute gaieté.

Car, il faut bien en convenir, il n'est pas de vie sans souffrance; tôt ou tard notre âme passera par le creuset qui brûle, certes, mais qui régénère et qui élève. Il nous faut donc admettre, ce qui peut paraître à première vue paradoxal, que la joie ne doit pas disparaître avec la venue de la souffrance en nous.

Dans son merveilleux petit livre : *Heures de silence*, de Traz reproduit le passage d'une lettre d'un poitrinaire, au dernier stade de sa maladie, mais arrivé au plus haut degré de l'esprit de renoncement qui est la vraie joie dans le sacrifice : « Ne croyez pas que j'exagère, dit le malade, lorsque je vous affirme que je suis tellement heureux à mesure que la maladie me ravage! Quel motif aurais-je de vous mentir? Ces joies que je ne mérite pas, je dis qu'elles sont véritables! Ah! si je pouvais convaincre ceux qui les cherchent ailleurs et les cherchent en vain! »

Je m'en voudrais de ne pas citer, dans le même esprit, les livres si substantiels d'Elisabeth Leseur. Aucune souffrance morale et physique ne lui a été épargnée et, à mesure qu'elle s'approche davantage de Dieu et que son âme s'élève, sa joie

grandit en elle, créant un état de sérénité qui, à lui seul, est un apostolat!

* * *

Mais, me direz-vous, ces êtres exceptionnels avaient, de par leur maladie, qui les isolait de la vie habituelle, plus de facilité que nous pour cultiver en eux cette joie et acquérir cet état de sérénité que nous envions tous.

Il est bien vrai que le tourbillon de la vie moderne, loin de faciliter la concentration indispensable pour atteindre cet état d'âme, ne fera que le contrarier de cent façons. La trépidation, le bruit que l'on rencontre partout, créent un énervement, une agitation souvent insupportables; et je vous fais grâce des difficultés inhérentes à l'éducation des familles nombreuses! Tout cela ne pourra être tenu en respect que par une volonté aguerrie qui, sans pouvoir empêcher des signes extérieurs d'impatience et d'agacement, ne permettra pas que notre vie intérieure, source profonde de notre joie, en soit atteinte.

Je pense que, dans ces cas-là, il faut s'efforcer de mettre en pratique la vertu de silence, vertu difficile à garder, plus difficile à acquérir, mais rien n'est impossible à une âme qui veut et surtout à une âme qui prie!

Permettez-moi, en terminant ce très imparfait exposé de la joie prise en elle-même, de vous citer une fort belle pensée du Père Foch, dans son petit livre : *Paix et Joie*. Il me semble qu'elle résume, beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire, tout ce qui précède : « Etant donné, dit-il, ce qu'est la vie pour la plus grande majorité des hommes, la joie continue et rayonnante est un perpétuel exercice de la foi la plus vive, de la confiance la plus filiale, de l'amour le plus pur et le plus généreux, car elle n'est possible qu'à cette condition. »

* * *

Disons un mot de l'art, envisagé comme source de joie.

Vous connaissez tous l'adage : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Rien n'est plus vrai dans le cas qui nous occupe; nous ne pouvons faire dépendre uniquement de nous-mêmes, de la valeur seule de notre vie intérieure, quelque profonde qu'elle soit, le développement et le maintien de la joie en nous. Nous ne pouvons pas, d'autre part, ne faisant rien par nous-mêmes, compter que Dieu fera tout; ce serait trop commode!

Je pense qu'il faut puiser souvent aux sources inépuisables de l'Art, dans toutes ses manifestations, et je voudrais, en quelques mots, vous montrer qu'une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, par le fait qu'elle possède une part de beauté, est de nature à susciter en nous un sentiment de joie, d'autant plus élevé que l'œuvre sera plus belle.

L'art merveilleux de la musique est, je crois, celui qui nous parle le plus à l'âme et qui peut davantage faire naître en nous, parmi les sentiments les plus divers, celui de la joie.

Qui d'entre nous n'a pas entendu, maintes fois peut-être, la *Neuvième Symphonie* de Beethoven et son merveilleux *Hymne à la joie*? Comment ne pas se sentir le cœur dilaté, transporté, oserais-je dire, au-dessus des soucis du moment et des mille tracasseries de la vie courante? Ce sentiment de joie réelle, provenant d'une source très pure, fait du bien, reconforte le cœur, élève l'âme.

Je pense, par contre, que la différence profonde, entre la musique classique et... l'autre, réside, à de rares exceptions près, dans les impressions que cette dernière nous laisse. Enervement et même fatigue, provoqués par ces rythmes saccadés et ces discordances vraiment folles que le but, si souvent poursuivi de nos jours, d'harmonie imitative n'excuse pas! Agacement dû à l'in-

compréhension : les thèmes se suivent et se heurtent sans aucun développement et avec une insupportable incohérence. Enfin, j'ai constaté souvent que la musique moderne laisse une impression de dépression, même parfois de tristesse et ce, qu'on appelle en terme élégant : « le jazz » n'y fait pas exception, si tant est qu'on puisse appeler cela de la musique!

* * *

En peinture, il est des œuvres si parfaitement pensées et exécutées que nous ressentons de la joie rien qu'au contact de la beauté que ces œuvres dégagent. Si la hauteur de l'inspiration, la perfection du dessin, la rare qualité de la couleur ont produit dans notre esprit et notre âme une impression profonde, le souvenir peut en être durable et est de nature à faire du bien.

Dans le domaine des Lettres, vous le comprenez, les livres, s'ils sont bien ou mal choisis, peuvent développer ou éteindre en nous toute joie. Il n'est pas nécessaire de lire des romans joyeux pour entretenir la joie en nous; ce serait ne rien comprendre à l'essence même de la joie et la confondre avec le plaisir ou même la gaieté. Les livres, parfois les plus graves, mais qui suscitent un intérêt d'ordre élevé, qu'ils traitent de philosophie, de science ou de littérature, peu importe, peuvent contribuer à augmenter en nous le sentiment de la joie.

Il est des natures non dépourvues de richesses morales et intellectuelles et pour lesquelles l'art, même celui d'écrire, est lettre morte! Il est pourtant un domaine d'art, de grand art parfois, auquel elles ne resteront pas insensibles et qui est susceptible de donner à notre esprit, à notre âme, à notre cœur même, un aliment de sérénité profonde et vraie, et c'est celui de la parole!

Il va de soi que, comme pour la musique, il faut savoir choisir ceux qu'on désire entendre, et qu'il est des prédicateurs, comme des conférenciers, qui ne nous laisseront aucune impression, de quelque nature qu'elle soit, à part celle, toujours désagréable, d'avoir perdu notre temps.

Mais, sur un sujet qui nous intéresse, pouvoir écouter, avec attention, une personne étrangère à l'art oratoire mais dont la sérénité s'impose, dont la joie de l'âme est profonde, peut, dans certains cas de dépression morale, faire un bien réel, car cette joie sera communicative et vraiment bienfaisante!

* * *

Que de motifs de joie surnaturelle et humaine l'enfant, dont nous attendons la venue, ne nous donne-t-il pas!

Tout d'abord, joie intime, mais profonde, pendant le temps béni qui précède la naissance! Les mamans qui éprouvent ce sentiment mettent tout en œuvre pour garder cette sérénité joyeuse dans le secret de leur vie intérieure, sachant toute l'importance qui s'y attache pour le petit être dont la vie dépend si complètement de la leur. L'entourer de soins, en veillant attentivement sur soi-même, tant au point de vue moral que physique, c'est déjà préparer l'œuvre de l'éducation, plus importante à ce moment qu'on ne se l'imagine souvent! Il sera plus aisé, au cours de cette période, à la future maman de se concentrer pour développer sa vie intérieure, tendre à se rendre meilleure, et vivre, enfin et surtout, dans cette sérénité et cette joie dont le trésor qu'elle porte embellira sa propre vie et celle de tous ceux qui l'entourent.

En même temps, reconnaissance infinie à Dieu qui nous donne cet enfant, alors qu'Il ne nous devait rien! Joie d'avoir été choisie par Dieu pour l'accomplissement de la plus grande œuvre qui soit au monde, celle de l'éducation! Du point de vue

purement humain, joie faite de tendresse et de fierté à la naissance de l'enfant, de cet être auquel on a donné la vie!

Très vite, on ressentira la joie, toute surnaturelle, d'avoir à guider une âme vers Dieu, sa fin suprême et unique, par le chemin très dur souvent, mais le seul, de l'éducation vraiment chrétienne. Joie de la lutte incessante avec soi-même d'abord et ensuite avec tout ce qui, dans la vie, viendrait entraver l'œuvre entreprise; lutte parfois si âpre et, disons-le, si décevante, qu'il faudra toute l'aide de la grâce et aussi toutes les forces de son âme pour la soutenir. Mais, plus la lutte aura été dure, plus la joie sera profonde et inaltérable, parce qu'elle est surnaturelle et ceux d'entre vous qui m'écoutez et qui avez déjà réussi chez l'un ou l'autre de vos enfants cette œuvre, au-dessus de toutes les œuvres, vous ne me contredirez pas!

* * *

Pour bien éduquer, il faut avoir en soi les qualités et vertus que l'on réclame des autres.

Ce n'est qu'alors que nous pourrons guider nos enfants, car, ne l'oublions jamais, pour le mal comme pour le bien, il n'est pas au monde de plus puissant moyen que l'exemple! L'enfant nous imite, qu'il le veuille ou non. Soyez bon, il sera bon; que la joie émane de vous, il sera joyeux et, par le fait même, bien armé pour la lutte!

Avant d'examiner ensemble quels seraient chez les parents, comme chez les enfants, les qualités à développer et les défauts à combattre afin d'arriver à la joie intérieure pour nous et à l'épanouissement de celle-ci chez nos enfants, je voudrais d'abord vous dire deux mots, d'un point de vue plus général et qui a, je crois, son importance.

Il importe de créer une atmosphère, une ambiance heureuse, à son foyer! Qu'il soit, ce foyer, dans toute la mesure du possible, gai, agréable, et que les enfants s'y sentent bien chez eux! Le luxe peut en être absent, mais le ménage doit y être bien ordonné, la vie habituelle bien organisée, avec régularité, sans une trop grande routine, car il ne faut pas éteindre la fantaisie qu'il y a dans tout enfant. Il faudrait que, chez lui, l'enfant ait son « coin », si petit soit-il, quand ce ne serait vraiment que le coin d'une chambre, mais qu'il puisse s'y sentir un peu roi dans un minuscule royaume. De très petites concessions amèneront un premier résultat, infiniment appréciable; l'enfant sera heureux, d'où qu'il revienne, de rentrer chez lui et ne sera pas trop pressé, c'est une épidémie mondiale de nos jours, de s'en aller chercher son plaisir ailleurs.

* * *

Voyons maintenant quelles sont les qualités à développer en nous, et même peut-être à acquérir, pour arriver à la sérénité. Je crois que la première de toutes, et vous serez tous de mon avis, mais il est bon de se le redire souvent, c'est la sainte vertu de Patience. « Soyez remplis de force, nous dit saint Paul, par la puissance de Dieu, pour tout supporter avec patience et avec joie! » Et je m'en voudrais de ne pas vous lire à ce sujet une page de Mgr de Ségur : « La patience est peut-être la plus difficile des vertus chrétiennes. C'est celle, dit saint Jacques, qui nous rend parfaits. La patience est une vertu de tous les jours, de tous les instants; il faut être patient avec soi-même, avec les autres; patient avec les supérieurs, avec ses inférieurs, avec ses égaux. Il faut être patient dans les petites choses comme dans les grandes, vis-à-vis d'une mouche comme vis-à-vis d'un mal grave; patient pour une petite raillerie, comme pour une calomnie abominable; patient quand il s'agit de ses parents, de ses amis, de ceux qu'on aime le plus: que sais-je? patient en toutes circonstances et dans

tout le détail pratique de la vie. Mais, sans la grâce divine, cela serait impossible; aussi faut-il aussitôt, dès qu'on ressent la première atteinte de l'impatience, se taire, rentrer en soi-même et invoquer Dieu. »

Si nos déficiences sont nombreuses en cette matière, nous y trouverons l'occasion de nous reprendre souvent avec courage, et notre profond désir de garder notre sérénité nous en demandera beaucoup!

* * *

Quand les enfants sont nombreux, le ménage lourd, les soucis de toute espèce constants, il reste peu de temps pour la réflexion et la concentration, souhaitables, ne fût-ce que quelques instants par jour! Il faut alors se résoudre à se « regarder en dedans », à développer sa vie intérieure, tout en faisant des travaux de maison inévitables. Je connais des personnes pour lesquelles ce n'est plus une difficulté d'agir de la sorte.

Et il faut parfois aussi avoir le courage de prendre un repos physique, fût-il extrêmement court, afin que les nerfs trouvent quelques instants de détente. Une maman que sa situation oblige à des travaux parfois fatigants devrait avoir l'énergie, un quart d'heure avant le retour de la classe, de prendre quelques instants de repos complet. Elle ferait ainsi œuvre d'éducatrice, car elle apparaîtrait à ses enfants, les nerfs apaisés, fraîche et souriante, et personne ne se douterait de sa fatigue antérieure! Vous m'objecterez : les enfants doivent se rendre compte des difficultés, même matérielles, de notre vie. Je vous réponds : ils peuvent s'en rendre compte jusqu'à un certain point et à partir d'un certain âge, mais il ne faut pas qu'ils pâtissent de l'énerverment que ces difficultés amènent. Pour les aînés, qui peuvent déjà comprendre la raison de nos fatigues et soucis, il faut qu'ils puissent constater le résultat bienfaisant de la domination de nous-mêmes qui nous maintiendra en sérénité. Pour les plus jeunes, ce qui nous fatigue et nous énerve doit rester un jardin secret, où nous ne pouvons les laisser pénétrer.

Et puis, n'oublions pas que nos collégiens, grands ou petits, nous reviennent, après de longues heures de classe, souvent bien énervés et fatigués. Il faut donc qu'ils trouvent, en rentrant chez eux, des parents qui feront un effort pour paraître de bonne humeur, une maman qui les accueillera avec un sourire réconfortant, qui écoutera toutes leurs histoires de classe avec intérêt et aussi avec une saine appréciation, redressant leurs jugements sur les gens et les choses et leur rendant confiance en eux-mêmes.

* * *

Pour arriver au but tant souhaité, il faudrait bannir l'égoïsme de sa vie et n'avoir aucune recherche de soi-même. « Si vous vous recherchez en quelque chose, dit l'auteur de *l'Imitation*, vous tombez dans la langueur et la sécheresse ». Et, en effet, vous remarquerez que ceux qui ne vivent que pour eux-mêmes sont plutôt de caractère sombre, manquant totalement de vraie joie.

Une erreur assez répandue consiste à croire que la sévérité vis-à-vis d'un enfant doit forcément amener des éclats de voix, un visage que la colère, disons le mot, fait passer au rouge ou au blanc, — cela dépend des tempéraments. Je pense que la réprimande, quelque sévère qu'elle doive être, et j'ajoute, surtout si elle doit être sévère, ne doit pas être faite sous l'empire de la colère, mais doit surtout être empreinte de gravité. Il faut, avant tout, faire comprendre à l'enfant, et c'est pourquoi le calme est indispensable, pourquoi il y a eu faute et l'importance de celle-ci, en outre lui montrer le chagrin regret, la peine qu'on éprouve, afin de provoquer ces mêmes sentiments chez l'enfant. Car enfin, quel but poursuivons-nous en corrigeant sévère-

ment notre enfant? Nous soulager en nous mettant en colère et terroriser l'enfant? Ou bien faire œuvre vraie d'éducation en essayant de le remettre sur la voie droite? L'enfant comprendra, ou plutôt sentira la force de volonté qu'il nous a fallu pour nous maîtriser; pour lui, quel exemple et, pour nous, quelle joie que cette victoire sur nous-mêmes! Car cette attitude de calme, vous le savez par expérience, demande une vraie force de caractère, tandis que la colère, presque toujours, est une preuve de faiblesse.

* * *

Parmi les défauts qui nuisent le plus, à mon avis, au maintien de la joie, dans l'âme de nos enfants, — je dis maintien car l'enfant est joyeux par nature —, il me semble qu'il nous faut, en tout premier lieu, placer le mensonge, ensuite la jalousie et l'égoïsme.

Le mensonge, est chez l'enfant, le défaut le plus nuisible à l'âme. L'enfant menteur se replie sur lui-même; il est constamment préoccupé de cacher quelque chose; pour lui la joie restera inconnue. Pour le rendre honnête et droit les moyens sont nombreux, d'après les tendances de l'enfant, mais, en règle générale, évitez, dans la répression, de le terrifier. Faites-lui confiance à la moindre velléité de redressement.

Tendons à faire de nos enfants des « enfants de lumière », ai-je lu dernièrement, et je trouve cette expression extrêmement juste; il faut que les âmes de nos enfants soient claires, transparentes, alors seulement la grâce les pénétrera et aussi la joie! Luttons donc contre l'habitude du mensonge, luttons contre les âmes fermées, dans lesquelles la joie trouve une barrière!

La jalousie rend l'enfant triste et empoisonne la vie de ceux qui l'entourent. Je suppose ici, naturellement, un enfant qui n'a aucune raison d'être jaloux. Un enfant menteur peut ne pas être jaloux, mais, par contre, un enfant jaloux sera enclin à mentir. La tendance à soupçonner les autres, à se croire moins bien partagé, à se trouver supérieur aux autres, le rendra dissimulé, car il garde pour lui seul ces pensées, se rendant bien compte qu'on lui ferait grief de les étaler au grand jour.

Et enfin l'égoïsme qui, faisant que l'enfant rapporte tout à soi, celui-ci devient incapable de faire l'effort de volonté nécessaire pour amener sa part de joie en famille; il ne le trouve pas intéressant et, du reste, il n'y songe même pas, puisqu'il ne pense qu'à lui-même. Un enfant égoïste n'est jamais un enfant vraiment heureux; je ne puis concevoir un épanouissement joyeux chez un enfant que s'il s'occupe, dans une certaine mesure, de ceux qui l'entourent.

* * *

Pour combattre le mensonge, la meilleure des armes est, je crois, le développement de son opposé, la franchise! Dans ce but et, en premier lieu, que les parents donnent toujours l'exemple d'une parfaite droiture.

Je pense qu'il est plus efficace, après avoir démontré à l'enfant la laideur du mensonge, de s'étendre bien plus longuement à lui faire comprendre la beauté, le prix inestimable de la franchise! La joie, dans tout être, ne peut se concevoir sans cette qualité première, à cause de sa valeur propre et de la valeur des qualités qui n'existent que par elle.

Nous lutterons contre la jalousie en mettant tout en œuvre pour développer en nos enfants le goût de la vie de famille qui, dans une ambiance de gaieté et de bonne humeur, — ce qui pour les enfants est la joie —, les engagera à sortir d'eux-mêmes. C'est dans, la concentration de leurs âmes si elles manquent d'épanouissement et de générosité, que leurs impressions chagrines, leurs jugements

njustes se forment, et c'est au détriment de leur cœur, dont la force d'affection diminue. Je pense que ces natures jalouses, qui souffrent de cette déformation, — car elles en souffrent beaucoup, — doivent être redressées avec infiniment de tendresse, de tact et une grande sérénité d'âme.

Permettez-moi de vous recommander, à ce propos, un petit livre d'un des membres de notre Cercle des Parents », M. Philippe Gérard. Ce petit livre a un nom charmant : *Monsieur Printemps*, et après l'avoir lu avec grand intérêt, je me suis dit que le titre avait été fort bien choisi ! On ne peut mieux comprendre et d'écrire avec plus de charme toute l'importance de la joie dans la vie de famille, joie qui ne peut se concevoir si on ne lutte pas de façon constante contre l'égoïsme.

La meilleure façon de tenir en échec ce défaut si répandu, c'est de développer chez nos enfants, même tout petits, l'esprit de sacrifice, l'esprit de dévouement. Sacrifices proportionnés à leurs âges, de toute nature et, si je puis m'exprimer ainsi, de toute dimension. Les engager à donner, à se priver, à se taire, à se sacrifier enfin, par amour de Dieu et avec joie ! Du reste, la privation, la peine, la douleur même sont là, mais la récompense de l'effort accompli est là aussi, et ils y trouveront inmanquablement la joie !

* * *

Je n'ai parlé que l'influence de la joie dans l'éducation donnée par les parents à leurs enfants et c'est le but que je me proposais. Je ne pourrais terminer, cependant, sans vous dire un mot de tous ceux et celles qui ne sont ni père, ni mère et qui pourtant ont fait de leur vie le sacrifice le plus complet pour s'occuper de l'éducation des enfants des autres. Je ne puis dire combien est admirable cette œuvre si difficile, accomplie par ceux qui n'ont pas le bonheur d'avoir des enfants ! Prêtres et religieuses, jeunes filles ayant renoncé au mariage, ménages sans enfants, et qui, tous et toutes, orientent leur vie vers un idéal merveilleux, celui de s'occuper d'autres âmes, d'amener le plus d'âmes possibles à Dieu ! C'est vraiment « la joie dans le rayonnement d'une charité sans bornes », a-t-on dit. Et, puisque dans la joie l'âme s'ouvre, elle entrera plus facilement en union avec d'autres âmes, pour lesquelles elle peut être un élément sauveur, qui les fera s'épanouir et s'ouvrir, elles aussi, à la joie !

Elevons donc nos enfants, ceux que nous avons reçus de Dieu et ceux qui nous avons choisis, dans la bonté, qui est à la base de toute éducation et dans la joie qui en est le reflet. Elevons-les jusqu'à Dieu et ensuite... eh bien ! Dieu fera le reste !

Vicomtesse CHARLES TERLINDEN,
née Elisabeth Verhaegen.

Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

20^e ANNÉE

ET

Grandes Conférences Littéraires

12^e ANNÉE

Samedi 11 mars, à 5 heures (Salle Patria)

Conférence

par M. Xavier VALLAT,

député de l'Ardèche

SUJET :

J'étais à Barcelone...

Des cartes (10 et 20 francs) pour cette séance sont en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère.

A propos de « Marina di Vecza ».

Aldous Huxley et son esprit

A peine quadragénaire, Aldous Huxley s'est fait en Angleterre et dans le monde entier une réputation considérable que justifie avant tout son exceptionnelle intelligence. Cette intelligence, plus analytique que synthétique, rappellerait étrangement les nuances françaises n'était l'imprégnation d'humour qui en distingue toutes les manifestations. En outre, des livres comme *Brave new world* (le Meilleur des mondes) ou *Eyeless in Gaza* (la Paix des profondeurs) ne sont pas sans donner des gages à l'ivresse mythologique et à la poésie familière dans lesquelles le roman britannique va puiser ses thèmes habituels. Seulement on constate, dans ces ouvrages, la présence d'un moraliste doublé d'un critique qui ne laisse jamais le récit s'abandonner tout à fait aux vertiges de la fable.

Le romancier Huxley est de ceux qui ne se préoccupent pas moins du *pourquoi* que du *comment*; de ceux, aussi, et comme on dit, qu'étreint l'angoisse métaphysique. Le malheur veut que les solutions qu'il tend à imposer à tous les problèmes dont il s'inquiète ressortissent au plus infirme positivisme. On a déjà remarqué que lorsque les étrangers se mettent à penser en notre langue, ils vont volontiers tout de suite jusqu'aux extrémités de son esprit. Or, ces extrémités sont la frivolité — hors de cause, pour un Anglo-Saxon — le genre raisonneur et la prétendue finesse voltairienne. A toutes les époques, ces dispositions ont influencé les conteurs d'outre-Manche. Arnold Bennett n'était guère autre chose, avec tout son talent, qu'un sous-Flaubert à l'usage des insulaires. De même, *Point counter point* (Contre-point) dissimule, sous une forme assez effervescente et poliférante, le schéma d'un excellent roman d'analyse, dans le genre d'*Adolphe* ou des *Liaisons dangereuses*, auxquelles tout un épisode de l'histoire fait directement songer.

Peu à peu, dans ce complexe de dissertations et de méditations psychologiques naît toutefois une *poussée* tragique dont l'allure fait penser au fantôme de Dostoïevsky qui hante certaines pages des *Faux Monnayeurs*, d'André Gide. Il y a ainsi, sur toute la surface de l'Europe, une franc-maçonnerie de l'intellectualisme forcené, qui suscite dans le même temps Unamuno et Valéry, Thomas Mann et Aldous Huxley. Si l'on voulait définir la conception du monde de ces écrivains, on dirait d'abord que rien ne leur paraît valable qui ne soit susceptible d'une interprétation littéraire. Ensuite qu'ils rêvent tous de reconstituer avec des idées aussi subtiles et ingénieuses que possible la démarche du génie instinctif.

L'auteur du *Meilleur des mondes* oscille donc constamment, au cours de cette « anticipation » satirique, entre Wells et Swift; — entre Jules Verne et Jules Renard, pour prendre des équivalents sur un autre plan. L'anecdote qui lui sert de sujet, située conventionnellement vers l'an 3000, s'élançait d'abord sur le rythme narquois de *Candide*, puis s'arrêtait, le temps de se prendre au sérieux, s'apercevait de sa puérité, haussait les épaules, repartait comme devant, s'égarait à la poursuite de péripéties tout ensemble fantaisistes et poétiques, trébuchait, et ainsi de suite. Ce combat de l'intelligence et de l'imagination avait de la grandeur, encore que le récit tournât court. De sorte qu'il était difficile soit d'y trouver la matière d'un mythe puissant — l'humanité en proie aux délires du scientisme — soit les élé-

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
VINS DE TABLE				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
BORDEAUX ROUGES				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé.	** Etampé bouchon capsulé.			
BORDEAUX BLANCS				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé.	** Etampé bouchon capsulé.			
BEAUJOLAIS MACONNAIS				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
BOURGOGNES				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercurey, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
MOSELLE RHIN				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch	26.50	25.—	23.—	21.—
VINS DE LIQUEURS				
Malaga Agulo	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
PORTOS				
* Porto Agulo, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Agulo, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
* Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé.	** Etampé bouchon capsulé.			
CHAMPAGNE				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
VIN MOUSSEUX				
Jean d'Harbley, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90

Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —
Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin
de fer — bateau — avion — autocar.
Pèlerinages, Voyages de nocces, etc.

Croisière en Égypte

Admirable voyage de 27 jours. — Du 7 mars au 3 avril.
Organisée par le Pharaonic Khédivial Mail Line, de Marseille
à Marseille : depuis 8.120 francs.

Pâques en Égypte

Du 1^{er} au 17 avril.
17 jours, à bord du « Mohamed Ali El Kebir » (12.500 t.),
sous le patronage de la Fondation Egyptologue « Reine Elisa-
beth ».
Trois programmes.
De Bruxelles à Bruxelles, de 4.160 fr. à 11.230 fr.

Pâques en Grèce et aux Cyclades

Venise — La Riviera Dalmate — La Grèce — l'Archipel des
Cyclades à bord du s.s. « Prince Pierre », du 5 au 17 avril.
De Venise à Venise : de 1.750 fr. à 3.850 fr.
Pour étudiants (nombre de places limité) : 1.350 fr.

Notre Voyage inédit au Sahara

22 jours en autocar de luxe.
de 4.800 fr. à 5.750 fr.

NICE ET LA COTE D'AZUR (voyages collectifs), 11 jours :
1.195 fr.

SÉJOURS A NICE (individuels), 8 jours : 1.250 fr. — 15 jours :
1.700 fr. — 3 semaines : 2.150 fr. — un mois : 2.600 fr.
Tout compris : voyage 2^e classe, pension dans excellent hôtel,
taxes, etc.

Croisière en Méditerranée Orientale

du 1^{er} avril au 22 avril 1939.

Croisière de luxe s'effectuant sur la *Reine Marie* (17.500 t.), paque-
bot spécial de Croisières, qui permettra de visiter les plus belles
escales du Proche-Orient. — Embarquement à Venise.

La Riviera Dalmate, Santorin, Rhodes, Chypre, la Syrie,
Istamboul, Athènes, les Bouches de Kotor.

Prix de Bruxelles à Bruxelles : depuis 4.250 francs.

Prix spécial pour étudiants (nombre de places limité) :
2.950 francs.

Nombreux voyages individuels et collectifs — Côte d'Azur
— Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —
pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — demi-heure
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.



SUCHARD
Velma
CHOCOLAT FONDANT
USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

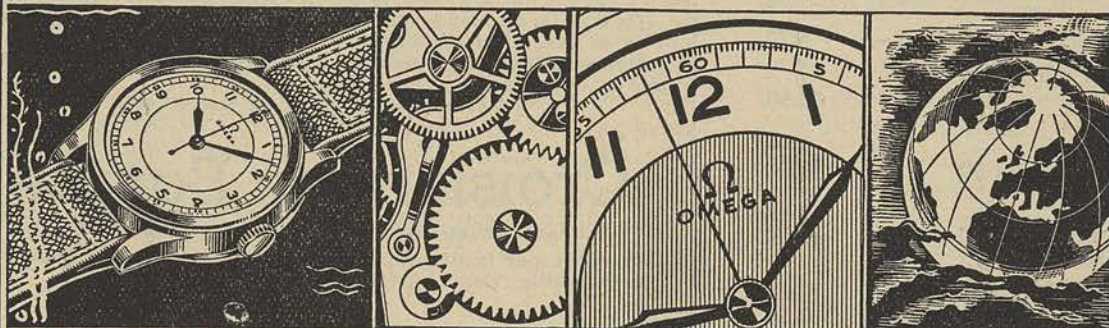
SUCHARD
Chocolat fondant sans rival



SUCHARD
Milka
CHOCOLAT AU LAIT CONCENTRÉ
USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

SUCHARD
Le meilleur chocolat au lait

OMEGA "Naïad" La nouvelle montre étanche



Boîtier inoxydable en acier Staybrite. Verre pratiquement incassable

Mouvement de précision Omega

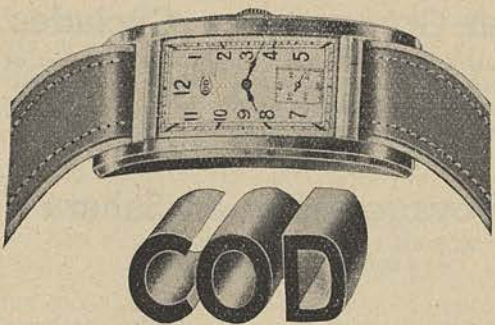
Grande aiguille des secondes - pour médecins, ingénieurs et sportsmen

Distribuée dans le monde entier, la montre Omega peut être réparée partout avec un minimum de frais.

à l'eau et à la poussière - contrôlée sous 2 atmosphères de pression avant de quitter l'Usine.
avec bracelet cuir Fr. 725.-

OMEGA

Record mondial de précision



MONTRES
en tous genres

Vente exclusive en gros

Marques **COD-REGI** et qualité courante Réveils **SWIZA**

Bracelets pour montres - Médailles religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone : 17.15.02

BRUXELLES

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones : 17.34.00 et 17.51.21

Bureaux : de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1.

THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2.

Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses

3.

Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4.

Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

ments d'une leçon exemplaire — qu'il faut renverser la vapeur de la civilisation. Tout cela demeurerait trop inachevé, trop incertain, en dépit d'un extraordinaire effort de création et de pensée.

Une relation de voyage, *Croisière d'hiver*, et un recueil de nouvelles, *Après le feu d'artifice*, parurent ensuite; immédiatement traduits en français, par les soins de la librairie Plon. Le premier de ces livres met une fois de plus en évidence les supériorités et les infériorités de l'intelligence pure, comparativement à l'intuition poétique. C'est au Mexique que l'explorateur Huxley avait surtout transporté sa trousse de moraliste-psychologue; au Mexique naguère chanté par Lawrence sur un tout autre mode. Si la « cause des choses », bénie par le grand Latin, est infiniment mieux connue de l'auteur de *Contrepoint* que de l'auteur de *Lady Chatterley*, combien les merveilleuses évocations aztèques du *Serpent à plumes* s'imposent davantage à notre sensibilité que les pénétrantes déductions du *Voyage en Amérique centrale*! Il est toujours avantageux de ne pas être un imbécile; mais on dirait que l'esprit, au sens racinien, n'est pas un article d'exportation, et qu'aux grandes Indes la cervelle européenne en est pour ses frais de gymnastique. Bien entendu, la lecture du long procès-verbal d'impuissance que se décerne inconsciemment le Marco Polo britannique se révèle un pur enchantement.

Quant aux nouvelles, ce sont autant de chefs-d'œuvre, à telles enseignes que le soupçon de banalité qui convient aux chefs-d'œuvre n'en est point tout à fait absent. Sur une superficie aussi mesurée, le mélange d'ironie et de conviction, de sang-froid et d'ivresse, qui caractérise Aldous Huxley en son meilleur temps, ne saurait correctement se constituer.

Avec la *Paix des profondeurs* il n'en est pas de même. Peut-être cet étonnant fouillis de faits, de personnages, de paysages et de sentiments, disposés en un désordre inextricable sous prétexte de composition « en pyramide » ou « en spirale », renferme-t-il les plus fortes pages du jeune et célèbre nouvelliste anglais! Au sein de ces actions enchevêtrées, qu'encombrent les maillons en désordre de la chaîne des causes, brille par moment une incandescente puissance de vie. Telle aventure dans la sierra mexicaine met en scène des héros brûlés par le désespoir et par l'énergie, de manière à blesser littéralement la mémoire.

D'autre part, la méthode narrative adoptée par l'auteur ne s'avère pas toujours inefficace. Dans cette façon de mêler les chapitres, au mépris de toute chronologie et comme si on les avait tirés au sort dans un chapeau, tout n'est pas aussi illogique qu'on pourrait le croire. Essayer de reproduire sous le signe du roman les capricieuses arabesques du souvenir; tenter d'opposer à la vérité *pensée* une image imitant ses confusions et ses interversions secrètement significatives, ne peut assurément pas passer pour un dessein vulgaire. Un écrivain américain de génie, William Faulkner, a peut-être réussi avec *Tandis que j'agonise* le tour de force dont rêva Huxley. Quoi qu'il en soit, l'expérience prouve que le jeu de cette surimpression littéraire n'en vaut pas la chandelle. Jusqu'à nouvel ordre, il y aurait avantage à remettre les épisodes de la *Paix des profondeurs* dans leur ordre normal, et de ne pas faire suivre le récit de ce qui s'est passé le 16 août 1936 du récit de ce qui est arrivé le 30 juillet précédent, puis du récit de ce qu'on aurait pu voir le 2 novembre 1922, avec, pour couronner le tout, le récit de ce qui s'est produit le 18 février 1938.

Contrairement à ce qu'ont paru penser la plupart des critiques français, *Marina di Veza*, que M^{me} Julia Bastin vient de transposer à son tour dans notre langue, n'est pas une œuvre récente de l'auteur de *Contrepoint*, mais un essai romanesque encore antérieur, sauf erreur, à ce dernier ouvrage. Cela explique le

ton infiniment moins original qui règne dans cette histoire à la mode de 1890, avec discussions théologiques dans un château italien, intrigues élégantes et légères, considérations sur l'art, pathétique de bonne compagnie, etc. Un air de *Décameron* flotte sur cette fantaisie distinguée; et aussi un reflet pas si lointain des divertissements de pédant égrillard où se complut la muse livresque d'Anatole France. Des portraits ou corrosifs ou piquants, et qu'on sent peints sur le vif, agrémentent *Those barrow leaves* — c'est le titre dont on a fait *Marina di Veza* — sans en hausser l'intérêt au-dessus de ce que mérite le premier pas fait dans la fiction par un très grand « intellectuel ».

Jusqu'à nouvel ordre, pour trouver les meilleurs témoignages du talent d'Huxley, il faut remonter jusqu'à *Point counter point*, quant à la forme; jusqu'à *Brave new World*, pour ce qui est de la richesse d'invention et de l'humour; jusqu'à certains passages de *Eyeless in Gaza*, s'il s'agit de la force d'émotion ou de la résonance humaine. Ce qui fait assez de beautés pour évoquer l'idée, se détachant sur un horizon britannique, d'une espèce de Barrès matérialiste ou de Rosny dégrossi et supérieur.

ROBERT POULET.

Régicides⁽¹⁾

Lucheni

Tragique destinée que celle d'Elisabeth, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie. Au début de son mariage, elle avait fait de la Cour de Vienne l'une des plus brillantes et des plus suivies de l'Europe. Accablée par les chagrins, elle abandonna la vie mondaine pour cultiver dans une fière mélancolie le sentiment du souvenir des êtres chers farouchement enlevés à son affection. Faut-il rappeler l'exécution de son beau-frère, l'empereur Maximilien d'Autriche, la folie de sa belle-sœur, l'impératrice Charlotte, le mystérieux suicide de son fils l'archiduc Rodolphe, et, enfin, la mort de sa sœur la duchesse d'Alençon qui périt dans l'incendie du Bazar de la Charité à Paris?

Le 10 septembre 1898 elle est assassinée à Genève par Lucheni, compatriote de Caserio.

Nouvelle manifestation d'un cœur haineux, d'une âme révoltée, d'un esprit tourmenté jusqu'au délire. Cet anarchiste régicide offre à un degré plus aigu peut-être les marques latentes du dégénéré demi-lucide, demi-fou.

Né de père inconnu, il quitte Paris dès l'âge de quatorze ans, et on le voit tour à tour à Gênes, à Lucerne, à Zurich, à Vienne, à Budapest, pour revenir en Italie où il remplit volontairement ses obligations militaires. Après trois années de service il sollicite un emploi au gouvernement; il ne reçoit pas de réponse. Il renouvelle sa démarche, sans succès; il adresse une troisième requête, elle subit le même sort que les précédentes. Ces camouflets consécutifs l'irritent contre le gouvernement et l'orientent vers l'anarchie. Il se rend à Gênes, Menton, Vintimille, Turin, et revient en Suisse, à Lausanne, où la rencontre de camarades suspects et la lecture de journaux subversifs font fermenter dans son cerveau agité le levain de la révolte.

Lors des troubles causés à Milan par l'effervescence des ouvriers,

(1) Voir la *Revue catholique* des 10, 17 et 24 février 1939.

il entend un meneur anarchiste lancer dans un discours cet appel au crime : « Pour un sou vous vous faites tuer, pourquoi de votre côté ne cherchez-vous pas à tuer les grands ? » Il pense immédiatement : « Il faut bien que quelqu'un commence et je dois commencer, car on a été plus injuste pour moi que pour les autres. Je prendrai une arme et je ferai un crime. Je frapperai n'importe lequel, qu'il sorte d'Italie, d'Amérique ou d'ailleurs, pourvu que je sache que c'est un fainéant. »

L'obsession prend corps, la décision est ferme. Il cherche une victime. Il apprend la venue à Genève du prince Henri d'Orléans, et veut le tuer. Il ne l'y rencontre pas, mais le suit à Evian où sa présence est signalée : sa démarche est de nouveau infructueuse et il revient à Genève. Là les journaux révèlent l'arrivée de l'impératrice d'Autriche qui voyage incognito.

Voici sa victime.

Le 9 septembre l'Impératrice débarque à Genève, au quai du Mont-Blanc et descend à l'*Hôtel Beau-Rivage*. Le lendemain, devant se rendre à Territet, elle quitte l'hôtel vers 1 h. 30, en compagnie de sa dame d'honneur, la comtesse Sztaray, pour s'embarquer sur le *Genève*, partant à 1 h. 40. Le *Lyon Républicain* décrit ainsi la scène du drame : « Elles se dirigèrent sur le trottoir qui longe le lac, l'Impératrice se trouvant à droite; lorsqu'elles arrivèrent à peu près à la hauteur de l'*Hôtel de la Paix*, un individu qui était accoudé sur la barrière du lac s'avança vers l'Impératrice en courant, se baissa comme s'il voulait regarder sous son ombrelle et lui porta un coup en pleine poitrine avec une rapidité telle que nul n'observa qu'il tenait une arme à la main; la violence du choc terrassa l'Impératrice; aidée de la comtesse Sztaray et d'un assistant, elle se releva. Debout, elle désira marcher seule et continuer sa route jusqu'à l'embarcadère; à une question de sa dame d'honneur qui lui demandait si elle souffrait, elle répondit : « Je ne sais pas, je crois que j'ai mal à la poitrine. »

Le bateau part néanmoins, mais doit faire aussitôt demi-tour devant la gravité de l'état de l'auguste blessée qui, transportée sur une civière de fortune en son hôtel, y rend quelques instants après le dernier soupir...

Et l'assassin? Il s'était enfui. Voilà ce qui, pour un régicide, peut paraître anormal; mais cette conduite s'explique cependant et confirme, en l'illustrant même, la thèse que les assassins de cette espèce ne regrettent pas leurs actes et ne cherchent pas à échapper à la sanction de la justice humaine. L'arme dont s'est servi Lucheni n'était ni un poignard ni un couteau, mais une vulgaire lime triangulaire qu'il avait fait emmancher par le menuisier Martinelli. Et c'est précisément pour ne pas faire dévoiler Martinelli, qui eût pu être considéré comme complice, qu'il s'était aussitôt enfui, afin de pouvoir se débarrasser de l'instrument du meurtre.

A peine arrêté d'ailleurs, il dit « Merci » à ceux qui l'avaient appréhendé.

Interrogé immédiatement, il avoue avoir eu l'intention de tuer et s'être procuré cette arme sachant « qu'une telle arme occasionnerait une blessure des plus dangereuse ». Il ajoute avec un certain cynisme : « En frappant, j'ai eu le sentiment que l'arme pénétrait profondément et que l'Impératrice devait mourir. »

Son attitude après son arrestation et pendant le procès dénonce qu'il a obéi, comme les autres régicides, à l'obsédante impulsion de tuer pour remplir une mission. « C'est mon devoir, dit-il, que j'ai voulu accomplir dans la société », quand le président de la Cour d'assises de Genève lui demande le mobile de son crime.

Et l'interrogatoire continue :

— Vous êtes-vous repenté?

— Pas du tout. Ils ne se sont pas repentis, ceux qui ont persécuté le monde pendant dix-neuf siècles.

— Si c'était à refaire, le referiez-vous?

— Oui, je le referais encore.

— Pourquoi avez-vous commis votre crime en Suisse plutôt qu'ailleurs; vous saviez qu'à Genève la peine de mort n'existait pas?

— Pas du tout, j'aurais voulu être jugé à Lucerne, où la peine de mort existe.

Lucheni regrette donc une chose : celle d'avoir perpétré son forfait à Genève, où la peine de mort n'existe pas. Significative mentalité de régicide.

Il fut condamné à la réclusion perpétuelle, ce qui a permis de l'observer en prison.

Son humeur continue à être fantasque et colérique — tantôt il est facile à diriger, tantôt irritable, violent, impulsif : il tente d'assassiner le directeur de la prison qui lui refuse ses deux livres de lecture par semaine pour cause d'indiscipline. Il grimpe aux fenêtres, refuse de travailler, blesse ses gardiens. Ces actes de violence et ces agressions sont souvent inexplicables.

Les docteurs Ladame et Regis ont procédé, trois ans après le crime, à l'examen de Lucheni et ont publié à ce sujet un intéressant mémoire dans les *Archives de l'Anthropologie criminelle*.

Ils y reproduisent notamment une lettre adressée par l'assassin au directeur des *Annales politiques et littéraires* qui avait publié dans le numéro du 20 août 1905 un article relatif à la vue de Lucheni en prison, article qui se terminait par ces lignes :

« Voici quelques années, je traversais Genève, je visitais la prison; j'obtins la faveur de glisser un œil curieux dans le cachot où moisissait Lucheni, le meurtrier de l'impératrice d'Autriche. Je sens encore le frisson d'horreur qui me parcourut les os à la vue du misérable; il ne se savait pas regardé, il tournait comme une hyène en cage et il savait qu'aucune puissance divine et terrestre ne le pourrait tirer de ce lieu et qu'il n'en sortirait que les pieds devant pour aller au cimetière; il n'avait même pas « l'espoir », ce sourire éventuel de la fortune, le seul qui console l'humanité et l'aide à soutenir le pesant fardeau de la vie. Vous représentez-vous les semaines succédant aux semaines, les mois aux mois, les années aux années et ce captif n'ayant d'autre horizon que les murs de sa geôle, s'y cognant le front ou bien, frappé de stupeur, les contemplant d'un air morne, glissant peu à peu dans l'abrutissement, dans la folie? Qu'est-ce que la rapide secousse de la guillotine, comparée à cette lente torture? »

La lettre de Lucheni dévoile sa mentalité; en voici quelques passages :

« ... Je ne veux rien dire sur ce que vous avez dit sur l'Espoir, car vouloir discuter là-dessus ce serait ajouter des offenses aux offenses que vous avez adressées à la Nature.

» Et tout cela, pourquoi? Pourquoi?

» Mais, Monsieur, c'est de longtemps que vous le savez et, puisque vous voulez que je vous le dise, le voici. Parce que je n'ai pas eu la lâcheté d'imiter un grand nombre de personnes qui, aujourd'hui, se pavanent avec des croix de commandeur. Eux aussi, ces Honorés avaient jadis chevauché la Rossinante; mais après lui avoir fait parcourir un peu de chemin, ils se sont empressés (est-ce parce que leurs besaces se trouvaient assez gonflées?) de s'en retourner. Moi, cette lâcheté, je n'ai pas voulu la commettre : c'est là la source de mon malheur...

» Ne laissez pas les lecteurs des *Annales* sous l'impression que le peuple de Genève fasse subir à ses prisonniers, si coupables soient-ils, d'atroces tortures.

» Assurez-leur que dans ce pays la vertu a une telle force qu'elle traverse les murs. »

Incohérence et altruisme, mêlés à la vanité.

Voilà ce qui se dégage de cette lecture. Et disons, avec M. Alfred

Gautier de Genève que l'oubli par la réclusion perpétuelle est « plus cruel peut-être à supporter que tout le reste, pour celui qui pendant quelques jours s'est cru un héros ».

Mais ajoutons que Lucheni est mort fou.

EMMANUEL THIEBAULD.

(A suivre.)

Le rôle historique du commerce en Russie

Le territoire de la Russie d'Europe était connu, dans l'ancienne littérature scandinave, sous le nom de *Gardarike*, ce qui veut dire : « le Pays des Villes ». Et ce caractère éminemment citadin des régions du Volkhov, du Dnièpre, du Volga et du Don s'est gardé intact à l'époque où l'Etat des Rurikides se forma à l'extrémité Ouest de ce territoire.

« Que fut l'ancienne Russie? » demande Rostovtzeff. Et l'éminent représentant du mouvement révisionniste d'aujourd'hui répond ainsi à cette question : « C'était un ensemble de cités commerciales. »

« Tout est original dans la formation de l'Etat russe, dit-il : et le caractère commercial exclusif de ces cités et de leur population, et l'envergure très large de leur commerce, et la très grande différence entre le développement de l'Etat urbain et l'existence et le genre de vie primitifs des éléments ethniques qui vivaient en dehors des villes (c'est-à-dire dans les forêts). Le trafic se dirigeait vers Constantinople et par les villes du détroit de Kertch vers la Caucase. Une route commerciale reliait Kiev à l'Asie Centrale à travers les steppes et, d'autre part, le pays communiquait — par Novgorod, Rostov et le système du Volga — avec la Balgique et la mer Blanche... En Russie, le point de départ de l'évolution fut le commerce, et le type de l'Etat domaniale, basé sur l'agriculture, ne commença à se développer qu'au XIII^e siècle. »

D'ailleurs, ces faits ont attiré, dès 1890, l'attention de Klutchevsky, l'auteur de la théorie des origines commerciales de la Russie. Seulement le célèbre historien était trop le fils de son temps et ne se rendit pas compte de toutes les conséquences de son intuition géniale. Il finit même par renoncer, ou presque, à sa précieuse découverte. Il vécut à une époque où les esprits étaient dominés par la « religion de la terre », ce produit spécifique de l'*intelligentzia* russe de la seconde moitié du XIX^e siècle, une religion qui, en créant le prétendu « problème agraire », prépara la Révolution.

De nos jours, les idées de Klutchevsky ont été brillamment développées et précisées par le baron de Taube, dont nous avons cité les travaux dans nos études précédentes. D'après lui — et ceci ne semble plus éveiller le moindre doute — la formation elle-même de l'Etat russe était due aux besoins du commerce oriental des pays occidentaux.

Les routes commerciales du pays, et avant tout la voie fluviale du Dnièpre, ont déterminé les caractères de son économie, basée surtout sur le commerce. Celui-ci exerça une très grande influence sur la psychologie des groupes dirigeants et du peuple entier. Mais le propre d'une psychologie commerciale est un certain dédain pour l'agriculture. Et, en effet, les princes Ruri-

kides n'ont pas semblé s'intéresser aux steppes très fertiles (les célèbres *terres noires*) qui se trouvaient à proximité de Kiev. La steppe ne les a intéressés qu'au point de vue de la sécurité de la voie du Dnièpre, menacée parfois par les nomades turcs du Midi. Par contre, les Rurikides ont fait de grands efforts pour étendre leur domination sur la région marécageuse et infertile du Pripet. Et cette tendance, qui s'était reflétée dans l'épopée de la lutte d'Igor contre les Drevlianes, s'explique par le fait que le Pripet représentait une branche de la Grande Voie Fluviale du Dnièpre; notamment il formait le premier chaînon de la route commerciale qui reliait Kiev, par Cracovie, Prague et Ratisbonne, au centre de l'Europe occidentale. De plus, la région boisée du Pripet attirait les Rurikides par ses fourrures et pelleteries, ainsi que par son apiculture, deux industries très importantes de l'ancienne Russie.

Sans doute, certains germes d'une agriculture primitive y existaient. Mais les superficies cultivées étaient insignifiantes. Et comme l'agriculture ne jouait qu'un rôle secondaire dans l'économie du pays, la fertilité du sol avait peu d'importance. Ce qui importait, c'était la facilité relative des labours, et pour cette raison on préféra les terrains mous du Pripet et de ses affluents aux « terres noires » de la rive gauche du Dnièpre dont la fertilité était prodigieuse mais qui étaient très dures. En somme, les caractères naturels eux-mêmes du pays détournèrent sa population de l'agriculture et contribuaient à la formation d'une psychologie purement commerciale.

Le caractère commercial (et, en partie, industriel) du pays est si clair, en ce qui concerne la période de Kiev, qu'il n'est nul besoin d'y insister davantage. Nous nous bornerons à signaler, avant de passer à la période moscovite, deux faits qui montreront le peu d'importance du rôle que l'agriculture avait joué en Russie.

Le premier fait a un caractère général. Il se rapporte à toute l'histoire de la Russie, et il est vraiment singulier que ce fait, qui sert de démenti formel à la susdite « religion de la terre », soit resté inaperçu à l'époque où cette superstition a fait le plus de ravages. En fait, les deux tiers des célèbres « terres noires », la principale richesse agricole du pays, n'ont été défrichés que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, c'est-à-dire qu'aucun parti n'avait été tiré de cette richesse agricole au cours des mille ans d'existence de l'Etat russe. N'est-ce pas une preuve éloquente d'une certaine aversion du peuple de Russie pour l'agriculture, d'un peuple dans lequel les théories fantaisistes du XIX^e siècle ont voulu voir un peuple agricole par excellence?

Quant au deuxième fait il se rapporte spécialement à la période de Kiev. Il s'agit de la principauté de Bolokhov (en Podolie) (1), la seule qui fût épargnée par les Tartares lors de leur invasion au XIII^e siècle. En fait, les princes de Bolokhov auraient réussi à sauver leur région de la dévastation en s'engageant à fournir aux Tartares du blé et du millet. Et ceci prouve non seulement que cette marchandise était très appréciée par les nomades, mais qu'elle était rare dans le pays. Donc le pays de Bolokhov était le seul où existât à cette époque une agriculture tant soit peu développée (2).

* * *

(1) A distinguer de la ville de Bolkhov, située dans la province d'Orel.

(2) Klutchevsky, en contradiction avec sa propre théorie précitée, admettait l'existence de grandes exploitations agricoles dans la région de Kiev. Mais ses explications relatives à l'origine de ces exploitations sont absolument fantaisistes et, d'ailleurs, elles sont démenties par des faits incontestables (qui étaient, il est vrai, encore inconnus à son époque). En somme, tout porte à croire que ces grandes exploitations agricoles des boyards de Kiev n'ont jamais existé. Certes, les boyards possédaient des domaines. Ils y pratiquaient la chasse (pelleteries), la pêche et l'apiculture, ils s'occupaient un peu d'élevage. Leurs domaines étaient, en quelque sorte, des factoreries commerciales. Mais le rôle de l'agriculture y était très restreint.

J'ai dit plus haut, en citant Rostovtzeff, que l'agriculture ne commença à se développer en Russie qu'à partir du XIII^e siècle — notamment lorsqu'un nouveau centre se forma dans le lointain Nord-Est du pays ruiné et mortifié par l'invasion tartare. Cependant il serait faux de s'imaginer qu'il s'agissait, en l'occurrence, d'une complète transformation de l'Etat et de la structure économique du pays. Le type de l'« Etat domaniale » se développait lentement et péniblement. Dans son essence, l'Etat restait commercial pendant la courte période souzdalienne, ainsi que pendant la période moscovite qui la suivit — c'est-à-dire que le commerce continua à déterminer le caractère fondamental du pays.

Mais avant de passer à la structure économique de l'Etat moscovite, notons que l'Occident se trouvait à l'égard de la Moscovie dans une situation très différente de celle de l'époque précédente. A vrai dire, l'ancienne Russie de la première époque — celle qui avait pour centre Kiev, fut elle-même une partie intégrante du monde occidental. La Nation, qui se forma le long du Dnièpre et dont les émanations pénétrèrent peu à peu tout le pays, grandit sous l'égide de sa dynastie. Or, de multiples liens économique-politiques, culturels et spirituels, et avant tout des liens de parenté, liaient les Rurikides à l'Occident. Leur Russie entraînait tout naturellement dans la « République chrétienne » européenne médiévale. On comprenait, à Kiev, les langues occidentales et, d'ailleurs, la langue russe, la langue commerciale de la grande voie reliant la Baltique à la mer Noire, était répandue de Constantinople jusqu'aux pays scandinaves. Des liens étroits unissaient Kiev à la Pologne, à l'Allemagne, à Londres et à Paris et même à Rome. Et ces liens ne s'étaient pas rompus après la division des Eglises. Au reste, j'ai fait déjà ressortir, dans une étude précédente, l'origine — pour ainsi dire internationale — de l'Etat de Kiev. En somme, l'Occident, comme nous venons de le dire n'était pas séparé de la Russie pendant la période de Kiev. Il formait avec elle une unité organique et il était tout à fait au courant des choses de la Russie. Précisément pour cette raison on ne trouve qu'une documentation assez restreinte sur ces choses chez les auteurs occidentaux de ladite époque.

Cependant la garde de la voie du Dnièpre, source de la grandeur de l'Etat de Kiev, commence à échapper aux Rurikides vers la fin du XII^e siècle (c'est-à-dire encore avant l'invasion des Tartares) sous la pression d'autres nomades de la steppe. Ainsi fut préparé le déclin de cet Etat et en même temps l'éloignement de la Russie de l'Occident. Et la débâcle de l'invasion tartare transforma son déclin en ruine. La Nation ne meurt pas. Mais son centre se déplace vers le Nord-Est, dans la région boisée et infertile de Souzdal. La magnifique éclosion de la Renaissance souzdalienne ne signifie pas une rupture avec l'Occident. Et pourtant les influences orientales gagnent du terrain à Souzdal et par la suite à Moscou. Moscou est éloigné de l'Occident, il est éloigné de la voie du Dnièpre. Mais s'il ne peut disposer de cette voie (qui a d'ailleurs perdu son importance à l'époque moscovite), il a trouvé d'autres routes internationale et n'a nullement renoncé à l'ancienne tradition et psychologie commerciales, héritées de l'Etat de Kiev.

Toutefois l'éloignement — géographique et historique — de l'Etat moscovite de l'Europe occidentale a eu pour conséquence un changement de la situation de celle-ci à l'égard de la Russie. Si l'Occident connaissait la Russie de Kiev du X^e, XI^e et XII^e siècles, sans l'« étudier », il a dû, à partir du XIV^e siècle, être renseigné sur les choses de la Russie moscovite. Pourtant cette ignorance a eu ses bons côtés. Grâce à elle, nous possédons sur la Moscovie toutes sortes de renseignements, qui nous font défaut sur la période de Kiev. En effet, la Moscovie inconnue,

objet de curiosité, a été très attentivement étudiée par les voyageurs occidentaux. Et comme nous le verrons par la suite, les renseignements qu'ils nous ont fournis sont nombreux et assez précis et détaillés. Aussi me suis-je permis de dire, dans une étude précédente, que « les générations occidentales du XV^e, XVI^e et XVII^e siècles étaient mieux renseignées sur les choses de la Russie de leur époque, par les récits des Lennoy, des Contarini, des Possevino et des Oléarius, que ne le sont les Européens du XX^e siècle sur la Russie actuelle (1). D'ailleurs, cette courte liste de voyageurs ayant visité la Moscovie et ayant laissé des descriptions de ce pays pourrait être considérablement augmentée (2).

En somme, ces voyageurs ont donné un tableau très complet de la Moscovie de leur époque. Mais, chose singulière, les historiens de la Russie ont très peu profité jusqu'ici de ces « documents humains » fort intéressants.

Et voici un fait capital qui se dégage d'emblée de cette documentation : la Moscovie a gardé intact le caractère essentiel du *Gardarike* des antiques poèmes scandinaves; elle est restée un pays de cités et elle a hérité de cette prédisposition pour le commerce et l'industrie qui fut le trait caractéristique de la Russie de la première époque.

* * *

Toutes les classes de la population moscovite s'occupaient de commerce à commencer par le Grand-Duc. L'œuvre économique à la tête de laquelle il se trouvait se confondait avec l'Etat. Il fut le chef d'une immense entreprise industrielle et commerciale. De même, la maison de l'archevêque de Novgorod représentait une grande firme commerciale.

Les produits des domaines du Grand-Duc étaient vendus. Aussi était-il interdit aux marchands (d'après Fletcher et Possevinus) de vendre ces mêmes marchandises avant que les stocks grand-ducaux soient entièrement réalisés. Il s'ensuit qu'il s'agissait, en l'occurrence, du moins en grande partie, de produits industriels et non pas agricoles. D'après Fletcher (1588), la vente de ces produits rapportait au Grand-Duc jusqu'à 230.000 roubles, une somme immense pour cette époque. D'ailleurs, le caractère commercial de l'économie grand-ducale se laisse entrevoir dans ce petit détail que des vêtements étaient non seulement vendus, mais aussi loués par les magasins grand-ducaux.

Mais ce même caractère commercial et industriel était également le propre de l'économie des monastères et des boyards. Ainsi la prospérité de l'illustre maison des princes Chouïsky reposait surtout sur le commerce des fourrures. De même, Herberstein se plaint d'un boyard qui voulait lui vendre des fourrures de mauvaise qualité. Il est certain que l'industrie et le commerce des fourrures jouaient un rôle important dans l'économie de beaucoup de boyards.

(1) V. la *Revue catholique* du 1^{er} avril 1938.

(2) Voici encore quelques noms pour compléter cette liste :

XV^e siècle : Barbaro, gentilhomme vénitien;

XVI^e siècle : Mathias à Michovia (*Tractatus de duabus sarmatiis*); Herberstein (*Rerum moscoviticarum commentarii*); Campense (*Lettre au pape Clément VII*); Richard Chancelour (*The booke of the great mighty Emperor of Russia*); Antony Jenninson (*From the City of London toward the land of Russia*); Al. Guagnini (*Omnium regionum Moscoviae descriptio*); Thomas Randolfe (*The ambassage to the Emperor of Russia*); Ulfeldius (*Legatio Moscovitica*); Kobenzel (*Lettre sur la Moscovie*); Dan. Printz (*Moscoviae Ortus et Progressus*); Jerome Bowes (*The voyage to the Emperor of Muscovia*); Fletcher, David (*Reisen*);

XVII^e siècle : Hans Paerle (*Voyage de Cracovie à Moscou*); S. Maskiévitich (*Journal*); Petrus Petrejus (*Historien*); Aug. de Mayerberg (*Relation d'un voyage à Moscovie*); Carlisle (*La relation de trois ambassades*); Sam. Collins, Jean Struys (*Voyage en Moscovie et Tartarie*); Reitenfeld; Ad. Lyseck (*Relatio*); Ph. Avril, S. J. (*Voyages en divers Etats*); Neuville (*Relation*); Korb (*Diarium itineris in Moscoviam*).

Possevinus, S. J., témoigne (1581-1582) que les plénipotentiaires moscovites, arrivés au camp polonais pour conclure la paix, étaient accompagnés de tout un train de chariots remplis de marchandises; ils ont ouvert des boutiques pour faire du commerce avec les marchands polonais. D'ailleurs, les ambassadeurs étrangers venant à Moscou étaient également suivis d'une caravane de marchands avec des marchandises étrangères. De plus, les riches marchands moscovites (*gostis*) assistaient toujours aux réceptions de ces ambassadeurs au Kremlin. La différence entre ces marchands et les boyards était grande du point de vue généalogico-aristocratique (qui jouait un rôle fort important à Moscou). Mais la ligne de démarcation séparant les uns des autres, en tant que classes sociales, n'était pas très distincte, d'autant que les marchands se trouvaient, d'après la doctrine moscovite, au service de l'Etat, de même que les boyards. Les boyards et les autres hauts fonctionnaires ne s'absentaient que rarement de Moscou. Ils ne faisaient que des séjours de courte durée dans leurs domaines. Au surplus, de même que les boyards et les marchands, les représentants des autres classes trafiquaient et s'occupaient de diverses industries. Tels, par exemple, d'après Korb, les *striéltzy* (soldats de la garde).

D'après Fletcher, le revenu annuel des grands boyards atteignait 1.000 roubles, somme considérable pour l'époque. Etant donnée la médiocrité des ressources agricoles du pays, certifiée par toutes nos sources, tout porté à croire que ce revenu se composait surtout de bénéfices commerciaux et industriels. Un voyageur affirme qu'il était impossible de trouver du pain, dans les campagnes, même pour de l'argent (Jenkinson) (1). Pour ce qui est des représentants de la petite noblesse et même de certains princes médiatisés, qui n'avaient pas su trouver un emploi au service du tsar et qui n'avaient pas assez de moyens pour fonder une entreprise industrielle, ils se terraient dans leurs domaines minuscules, et leur genre de vie était celui des simples paysans (Oléarius, 1634-1636). Beaucoup de princes ne possédaient aucun patrimoine héréditaire, et ils étaient si nombreux qu'ils ne comptaient pour rien. Ils allaient volontiers servir dans les riches maisons pour une rétribution annuelle de 5 roubles (Fletcher). D'après Pétrejus, beaucoup de nobles portaient des chaussures de tulle.

* * *

Les voyageurs étrangers nous ont laissé un tableau clair et assez détaillé de la géographie économique de la Moscovie. Les forêts immenses et les grands fleuves, riches en poisson, ont déterminé les deux principales industries du pays : celle des fourrures et celle des pêcheries. On voit que ce sont les mêmes qui ont caractérisé la Russie de Novgorod et de Kiev.

Des quantités importantes de poissons arrivaient de l'Oka et du Volga, surtout de son affluent, la Cheksna. Les principaux centres du commerce de la poissonnerie étaient, à côté de Moscou, Yaroslav, Nijni, Astrakhan, Kazan et Biélozersk. L'exportation du caviar (même en Italie) se développa de longue date. Les exportations du caviar étaient frappées d'un droit de sortie assez considérable. Quant aux exportations de poissons, il s'agissait surtout de la carpe, du sterlet et du grand esturgeon.

Pour ce qui est des fourrures, les régions de Smolensk, de Vladimir et de l'Oka fournissaient l'hermine, le petit-gris et la martre. La zibeline arrivait des régions de la Petchora, de Yougorsk et d'Obdorsk, ainsi que de celle de Perm et de la

(1) Voici un petit détail qui confirme le faible développement de l'agriculture et montre en même temps le caractère « capitaliste » avancé de l'Etat moscovite. D'après Oléarius, les boyards, au lieu de pourvoir à la nourriture de leurs serviteurs très nombreux en faisant venir des provisions de leurs domaines (ce qui nécessiterait une augmentation des superficies cultivées), préféraient leur servir un traitement de table en espèces.

Sibérie, d'où arrivaient également certaines catégories de renards. D'autres espèces de ces fourrures étaient fournies par l'Extrême-Nord, de même que le glouton. La martre arrivait également de Kazan, de Mourom et de la Sibérie. Le lynx et une partie de l'hermine étaient livrés par les régions de Halitch et de Mourom, ainsi que par celle de Novgorod, et le castor par la côte de Mourman. En somme, l'industrie des fourrures, et, en plus, la pêcherie et l'apiculture, étaient développées un peu partout.

Mais d'autres industries ont également fleuri en Moscovie. Ainsi l'industrie du sel était répandue le long de la Dvina, dans le pays de Novgorod, surtout à Staraja-Roussa. Des salpêtreries existaient à Ouglitch, à Yaroslav et à Oustioug. La production du soufre était développée sur le Volga et près du lac Blanc (*Biélo-Ozero*), celle de la pierre spéculaire — le long de la Dvina et en Carélie.

D'autre part, les métaux étaient exportés depuis longtemps de Novgorod en Allemagne et en d'autres pays. Par la suite, une industrie sidérurgique s'était développée à Serpoukhov (près de Moscou), en Carélie, à Kargopol, à Oustioug. Au XVII^e siècle, l'extraction du minerai de fer a pris un grand essor dans la région de Toula. De même, des mines d'argent et de cuivre ont été exploitées, notamment dans la région de la Petchora. Aussi tous ces faits expliquent-ils la priorité que la Russie possédait, au XVIII^e siècle, en tant que productrice du fer et du cuivre. Sa production (3 millions de *pouds* (1) de fonte) était supérieure à celle de l'Angleterre (1 million de *pouds*). La Russie n'est devenue un pays arriéré, en tant que productrice de métaux et généralement en tant que pays industriel, que dans le courant de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Les arts et les métiers se développèrent également en Moscovie, ainsi que les industries de transformation. Le travail des métaux, du cuivre en particulier, occupa de longue date une place importante à Novgorod. De même, la ville était célèbre par son admirable industrie d'objets en os de morse. Des armes et des instruments les plus variés, des couteaux, des haches, des cuillers, des ustensiles et des vêtements de toutes sortes, tout cela était fabriqué, en Moscovie, pour l'usage intérieur du pays, mais aussi pour l'exportation. De même furent exportés le cuir, la graisse et le lard. L'exportation des grains (peu importante) représenta un monopole d'Etat, une sorte de *Vnechtorg* soviétique anticipé (elle s'effectuait par le port d'Arkhangel). Les exportations ont généralement diminué sous Jean le Terrible (Fletcher).

Le sel et le poisson salé arrivaient à Moscou par la voie du Volga. La poterie et la vaisselle d'un excellent travail étaient envoyées par la région de Smolensk. A Moscou même il existait une importante industrie de confection. D'autre part, Moscou expédiait à Astrakhan des armes, des haches, du fer, des vêtements en toile et en laine, des miroirs, des bourses. Et la capitale recevait, en échange, de ladite ville des soieries, des chevaux et des peaux de mouton (astrakan).

En 1686, le père Avril rencontra, à Astrakhan, « des représentants de toutes les races du monde », même des Hindous. Quant à Vologda, un agent de la Compagnie Anglaise a rapporté qu'il n'existait pas une seule ville en Moscovie qui ne fût pas en rapports avec ce grand centre commercial. Toute la navigation de la Dvina se trouvait entre ses mains. Un autre centre du même genre se forma à Dmitrov (près de Moscou). Les négociants de cette ville s'approvisionnaient de marchandises en Asie centrale et les envoyaient dans toutes les régions du pays.

Un commerce important se développa un peu partout. Sans compter les ports maritimes d'Arkhangel et d'Astrakhan, des

(1) Un *poud* équivaut à 16.380 kilogrammes.

grands centres commerciaux se formèrent à Kholopy-Gorodok (sur la Mologa), à Yaroslav, à Kholmogory, à Oustioug. A Kholopy-Gorodok, les Moscovites se rencontraient avec les Suédois, les Livoniens et les Tartares. L'Orient envoyait à Moscou des tissus de soie et des cotonnades, des tapis, du brocart et du drap d'or, des pierreries, du safran, du poivre, de l'encens, de l'ambre, des matières colorantes, du thé. Toutes ces marchandises étaient, en partie, revendues en Occident. Aussi plusieurs villes se sont-elles remarquablement développées sous l'influence du commerce extérieur et intérieur. Ainsi, d'après Kobenzel (1576) Smelensk était aussi grand que Rome. Quant à Moscou, on évaluait sa population à un million au XVI^e siècle (chronique de Boussow), et à 600.000, au XVII^e (Reitenfels, Avril et Neuville). Il se peut que ces chiffres soient exagérés. Toujours est-il que Moscou semble avoir été à cette époque la ville la plus peuplée de l'Europe (surtout après la chute de Constantinople).

* * *

Les voyageurs étrangers ont donné beaucoup de renseignements sur le budget et généralement sur les finances de l'Etat moscovite. Les revenus de cet Etat atteignaient un million et demi de roubles. Cependant les bénéfices des entreprises industrielles du tsar ou, ce qui revient au même, de l'Etat n'entraient pas entièrement dans cette somme et ces bénéfices semblent avoir été très considérables. D'après les renseignements donnés par Fletcher et se rapportant aux années 1588 et 1589, les impôts payés par les propriétaires fonciers formaient moins du tiers de la susdite somme (400.000 roubles environ). Ajoutons que ces contributions directes frappaient non seulement l'économie rurale mais aussi les entreprises industrielles. Toutefois les sommes que celles-ci payaient étaient perçues sous la forme d'un impôt foncier.

Quant aux impôts, contributions et autres taxes payés par le commerce, ils atteignaient un million de roubles. Le rôle de la terre et de l'agriculture, en tant que sources fiscales, était relativement peu important : seule la douane d'Arkhangel rapportait plus de 300.000 roubles, c'est-à-dire presque autant que l'impôt foncier. Ce chiffre est donné par Reitenfelt pour les années 1671-1673 (ce fut une époque de régression et de décadence, par comparaison au XVI^e siècle). Le revenu des mines de fer atteignait 50.000 roubles et celui du monopole de l'alcool était supérieur à 200.000 roubles. De plus, l'Etat gagnait beaucoup sur la frappe de la monnaie. Au reste, les simples particuliers spéculaient également sur la monnaie. Elle est devenue à Moscou l'objet d'un véritable jeu (auquel les étrangers perdaient).

Les voyageurs étrangers nous ont laissé beaucoup d'autres témoignages qui font ressortir les caractères commerciaux de la Moscovie et la psychologie spécifiquement commerciale des Moscovites. Par exemple, Moscou ouvrait très volontiers des crédits aux négociants anglais. En fait, un véritable marché financier desservant l'Europe occidentale existait à Moscou, ainsi les Hollandais faisaient des emprunts chez Nikita Romanoff (l'un des ancêtres de la future dynastie impériale), chez Bogdan Biélsky et André Chtchelkaloff. A en juger par les sommes assez fortes des intérêts payées par les emprunteurs, il devait s'agir, en l'occurrence, de transactions considérables. Généralement, les opérations de crédit étaient très répandues dans le pays. Les églises et les monastères prêtaient l'argent à 10 %. Dans les transactions entre personnes privées, le taux des intérêts était plus élevé.

Du point de vue des principes et de la technique de la circulation, la période moscovite a été certainement celle d'une dégradation, par comparaison à la période de Kiev. Le vieux Karamzine (qui reste jusqu'à nos jours le plus grand, le plus

« européen », parmi les historiens de la Russie) a brillamment démontré que la circulation de l'époque de Kiev était fiduciaire, alors qu'elle est devenue monétaire à Moscou. Cependant cela n'a pas empêché d'élaborer une technique financière qui répondait aux besoins du pays.

A part le génie commercial inné des Moscovites et la bonne organisation commerciale de la Moscovie, cela explique certains faits relatés par les voyageurs, par exemple ce fait paradoxal que beaucoup de marchandises étrangères étaient vendues à Moscou presque aux mêmes prix que dans leurs pays d'origine. En fait, les marchands moscovites achetaient souvent les marchandises à crédit, ce qui leur permettait de placer leur disponibilités dans de nombreuses affaires lucratives, en se contentant d'un bénéfice minime sur les marchandises étrangères qu'ils importaient (Oléarius).

Comte SOLTÛKOFF.

Le traité Benedetti (1867)

Dans les « Papiers et correspondance de la Famille impériale » publiés après le « 4 septembre » par une Commission que présidait Jules Claretie, on trouve cette note écrite entièrement de la main de M. Conti, chef du cabinet de Napoléon III : « Si la France se place hardiment sur le terrain des nationalités, il importe d'établir dès à présent qu'il n'existe pas de nationalité belge, et de fixer ce point essentiel avec la Prusse. Le cabinet de Berlin semblant d'autre part disposé à entrer avec la France dans les arrangements qu'il peut convenir à la France de prendre avec lui, il y aurait lieu de négocier un acte secret qui engage les deux parties. Sans prétendre que cet acte fût une garantie parfaitement sûre, il aurait le double avantage de compromettre la Prusse et d'être pour elle un gage de la sincérité de la politique ou des intentions de l'Empereur. Pour être certain de trouver à Berlin une confiance qui est nécessaire au maintien d'une entente intime, nous devons nous employer à dissiper les appréhensions qu'on y a toujours entretenues, qui ont été réveillées et même surexcitées par nos dernières communications. Ce résultat ne peut être obtenu par des paroles, il faut un acte, et celui qui consisterait à régler le sort ultérieur de la Belgique de concert avec la Prusse, en prouvant à Berlin que l'Empereur cherche décidément ailleurs que sur le Rhin l'extension nécessaire à la France depuis les événements dont l'Allemagne vient d'être le théâtre, nous vaudra du moins une certitude relative que le gouvernement prussien ne mettra pas d'obstacle à notre agrandissement dans le Nord. »

* * *

C'est avec la mission de négocier un *acte secret*, engageant les deux parties dans le sens indiqué par la note qu'on vient de lire, que le comte Benedetti, ambassadeur de France à Berlin, quitta Paris vers le milieu du mois d'août 1866.

L'acte devait stipuler une alliance offensive et défensive entre les deux Etats et, en échange de la reconnaissance des faits accomplis déjà ou encore à accomplir en Allemagne, assurer à l'empereur Napoléon III le concours diplomatique de la Prusse pour l'acquisition du Luxembourg et son concours *armé* pour le moment où la France jugerait opportun de s'annexer la Belgique.

Aussitôt rendu à son poste, l'ambassadeur français se mit résolument à l'œuvre; il mena la négociation à l'insu du ministre des Affaires étrangères, son chef immédiat, et n'en référa qu'à l'Empereur et au ministre d'Etat Rouher.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr, 796.000.000.00
RÉSERVES fr, 1.164.210.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.960.210.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Edgard Stein;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabänder, Directeur honoraire.

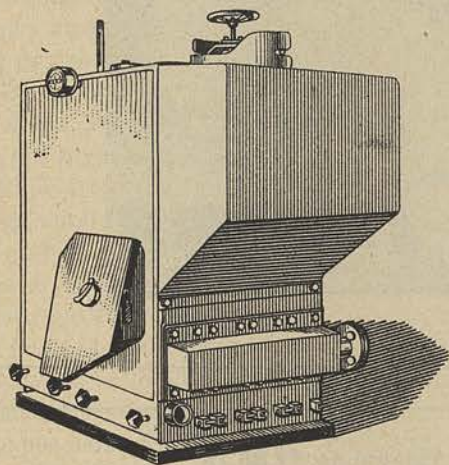
COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen
le comte de Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

NOËL...1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES -HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra. —
Cibles fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg. comm. 103016.
204, rue Royale BRUXELLES

Ses départements :

Offices Immobilier : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire Financement des achats.

Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit** pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE, BRUXELLES

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYÈNS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

La bière

du connaisseur

exigeant



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Les originaux de la correspondance Benedetti-Rouher ont été saisis par les Prussiens, en octobre 1870, dans le château de M. Rouher à Cerçay, et publiés par le *Moniteur* prussien du 21 octobre 1871.

Benedetti pria le président du Conseil de Prusse, le comte de Bismarck, de regarder les propositions du 5 août 1866, celles relatives à la rive gauche du Rhin, comme non avenues, comme une incartade de M. Drouyn de Lhuys pendant la maladie de son auguste maître, et lui soumit un nouveau projet en cinq articles concernant la Belgique.

Peu importe que l'ambassadeur de France ait eu sur lui la minute ou qu'il l'ait écrite dans le cabinet du ministre prussien, sur sa demande et « en quelque sorte sous sa dictée » : Benedetti agissait d'après des instructions de Paris et Bismarck, de son côté, n'a nullement décliné de pareilles ouvertures. Le chancelier prussien avait même fait des observations sur tel des termes employés dans la rédaction et insisté sur plusieurs changements à introduire dans le texte.

Le projet ainsi amendé fut envoyé à Paris et retourné de nouveau à Berlin avec des rectifications faites par l'Empereur et par M. Rouher.

A Paris, dans les conciliabules du petit nombre des initiés au secret, on était plein d'attente et d'allégresse; on débattait la question du successeur à donner à Drouyn de Lhuys, et les avis étaient partagés entre M. de Lavalette et Benedetti; on échangeait des idées que devait bientôt exprimer un document demeuré célèbre, et on se réjouissait de voir « les traités de 1815 détruits, la coalition des trois puissances du Nord brisée, et la Prusse rendue assez indépendante et assez compacte pour se détacher de ses traditions ».

Tout à coup, le 29 août 1866, une dépêche éplorée de l'ambassadeur de France près la Cour de Berlin vint jeter du trouble dans les esprits, et l'on eut de nouveau quelques appréhensions au sujet de l'alliance « nécessaire et féconde » qu'on se flattait d'établir.

Les pourparlers avaient marché leur train jusqu'aux derniers jours du mois d'août et Bismarck s'était prêté de bonne grâce aux « négociations dilatoires ». En attendant, la paix de Prague, la paix définitive avec l'Autriche venait d'être signée, le 26 août; les Etats du Sud avaient adhéré l'un après l'autre aux stipulations de Nikolsbourg, et reconnu solennellement la Confédération du Nord, ainsi que les acquisitions territoriales de la Prusse.

L'acte secret concernant la Belgique était entre les mains du ministre de Guillaume I^{er} et ne demandait plus qu'à être mis au net et signé. A ce moment, Benedetti se heurta soudain à des méfiances étranges, inconcevables et qui ne laissèrent pas de le blesser profondément. Bismarck lui fit voir des hésitations, lui parla de ses craintes « que l'Empereur Napoléon ne voulut se servir d'une telle négociation pour créer des ombrages entre la Prusse et l'Angleterre ».

La stupéfaction de l'ambassadeur français fut extrême. « Quel degré de confiance pouvons-nous de notre côté accorder à des interlocuteurs accessibles à de pareils calculs? » se demandait-il dans sa dépêche du 29 août. Le procédé lui parut inqualifiable, et pour ne pas être tenté de le qualifier, il jugea opportun « d'aller passer quinze jours à Carlsbad où il se tiendrait prêt, au premier télégramme que lui adresserait Bismarck, à retourner à Berlin ».

Légalement émue de cet incident, la Cour des Tuileries ne s'en obstina pas moins à croire à l'*acte secret* qui se préparait à Berlin; elle congédia M. Drouyn de Lhuys et, bien avant l'arrivée de son successeur de Constantinople, M. de Moustier, on s'empressa de publier cette fameuse circulaire du 16 septembre 1866, qui porta la signature du ministre par intérim, M. de Lavalette, et fut un gage de plus donné au vainqueur de Sadowa. Le manifeste célébrait la théorie des agglomérations et affirmait que « la Prusse

agrandie, libre désormais de toute solidarité, assurait l'indépendance de l'Allemagne ».

Quant aux espérances nourries dans le coin le plus caché du cœur, on y faisait à peine allusion par des mots voilés : « La France ne peut désirer que les agrandissements territoriaux qui n'altéreraient pas sa puissante adhésion... »

Rien n'y fit cependant, et Benedetti attendit en vain sous les ormes et les beaux sapins de Carlsbad : Bismarck ne donnait pas signe de vie. Il était parti pour Varzin, d'où il ne revint qu'au mois de décembre.

Les « négociations dilatoires » avaient porté tout leur fruit dès le mois d'août, et le gouvernement français eût été trop heureux si toutes ces ténébreuses menées n'étaient restées pour lui qu'une simple déception : elles devinrent son châtement.

* * *

Benedetti avait laissé entre les mains de Bismarck deux documents bien secrets et bien dangereux : les deux projets de traité sur le Rhin et la Belgique.

Ces deux projets furent publiés par les journaux prussiens du 29 juillet et du 8 août 1870, déterminant ainsi en Europe une explosion d'indignation contre la France.

Au château de M. Rouher, à Cerçay, les troupes prussiennes s'emparèrent de deux documents nettement accusateurs, relatifs au projet français sur la Belgique. L'un est le texte laissé par Benedetti à Bismarck au mois d'août 1866; l'autre également de la main de Benedetti, porte des notes marginales de Napoléon III et de Rouher.

Dans ces ténébreux projets sur la Belgique, Bismarck a été dès l'origine le tentateur du gouvernement impérial, et le tentateur même longtemps repoussé. Les suggestions de Bismarck furent longtemps dédaigneusement écartées par Drouyn de Lhuys, et traitées de « projets de brigandages » par Napoléon III lui-même.

L'arrivée de Benedetti à Berlin changea du tout au tout l'orientation de la politique française et dès lors l'indépendance de la Belgique connut un mortel danger.

J.-M. GILIS.

La voix de nos Evêques

LES BÉATITUDES

Lettre pastorale
de S. Em. le cardinal van Roey

Son Eminence nous avait habitués, diront certains, à plus d'actualité. Par exemple dans son étude sur le racisme ou dans ses « Directives pour le temps présent » qui lui valurent de Pie XI une lettre de félicitations et d'approbation sans réserve. Aussi bien ces deux documents eurent-ils un retentissement considérable au delà des frontières du diocèse et même de Belgique.

Tandis qu'une dissertation pieuse sur les Béatitudes évangéliques ne parlera guère à l'intelligence contemporaine ni aux préoccupations qui étreignent actuellement le cœur des hommes.

Doctrine de saisissante actualité, répond à cette objection l'Archevêque lui-même, solution des problèmes fondamentaux qui travaillent les âmes et la société d'aujourd'hui.

Des erreurs qui se répandent de nos jours avec une facilité et une rapidité incomparables, qu'il s'agisse d'erreurs d'orientation marxiste ou des mythes néo-païens du national-socialisme,

la réfutation radicale est l'Évangile. Or, comme l'écrit Bossuet, le résumé de l'Évangile est le Sermon sur la Montagne et le résumé du Sermon sur la Montagne, ce sont les Béatitudes.

Comme toujours, l'exposé du cardinal Van Roey est substantiel. Lorsqu'il rendra compte, ainsi que tous les humains et particulièrement ceux qui ont reçu mission et influence considérables, au Juge suprême des paroles prononcées durant sa vie terrestre, il ne lui sera sans doute pas reproché d'avoir parlé pour ne rien dire.

Les auteurs qu'il cite dans la présente Pastorale se caractérisent aussi par la vigueur et la plénitude de leur langage. Ce sont, outre l'Écriture, Bossuet, le P. Lagrange, commentateur de l'Écriture tenu en très haute estime et en très grand honneur par tous les chefs de file de la critique historique, protestants aussi bien que catholiques, et enfin Giovanni Papini, un pur littérateur un artiste, mais penseur réaliste autant que le fut jamais philosophe, historien ou savant expérimental. Voici le passage de Papini cité par l'archevêque de Malines en sa Pastorale de Carême :

« Si un Ange venu d'un monde supérieur nous demandait ce que nous avons chez nous de meilleur et de plus précieux, la preuve de notre réalité, le chef-d'œuvre de l'esprit dans sa suprême puissance, nous ne lui montrerions pas nos machines, ces prodiges mécaniques, dont nous tirons sottement orgueil alors qu'elles ont fait notre vie plus esclave, plus haletante (et qu'elles ne sont que matière au service de la matière), mais nous lui offririons le Sermon sur la Montagne et après, après seulement, quelques centaines de pages arrachées aux poètes de tous les peuples. Mais le Sermon serait toujours le diamant unique, splendeur limpide et lumière pure parmi la misère colorée des émeraudes et des saphirs. »

Doctrine profondément humaine que celle des Béatitudes, note Son Eminence. Bienheureux..., Bienheureux..., Bienheureux... Elle ne nie pas le bonheur. Elle l'enseigne. Elle indique la voie où notre vie doit s'engager si les aspirations les plus profondes de l'être humain veulent trouver enfin satisfaction.

Ce bonheur, disons-le tout de suite, dans sa plénitude de réalisation, n'est pas de ce monde. Bienheureux les pauvres, car ils posséderont un royaume immense, le royaume des royaumes, le royaume de Dieu, c'est-à-dire le Ciel. Même la terre, promise à ceux qui gardent la douceur au milieu des contrariétés et des épreuves d'ici-bas, est le Ciel, la véritable terre promise. Ce n'est pas non plus ici-bas que seront rassasiés à jamais ceux qui ont faim et soif de la justice. Ni qu'obtiendront miséricorde ceux qui se seront eux-mêmes montrés miséricordieux. Ni que les hommes au cœur pur verront Dieu. Ni que les pacifiques recevront le nom glorieux d'enfants de Dieu et la réalité infiniment plus glorieuse de l'adoption divine. Ni que les persécutés régneront avec le Christ.

Le bonheur total, le bonheur même satisfaisant n'est pas de ce monde. Le paradis terrestre n'est plus qu'un souvenir ou une utopie. Les prometteurs de paradis terrestre sont les plus dangereux trompeurs de l'humanité. Ils ne peuvent conduire qu'à la révolte.

Cette vérité est essentielle, fondamentale, pour adopter dans la vie des attitudes conformes à notre nature et au plan du Créateur.

L'homme a été chassé du paradis terrestre, qui n'était d'ailleurs qu'un paradis provisoire. A y chercher le bonheur complet et définitif, ses habitants eux-mêmes eussent couru droit aux plus amères désillusions et aux pires désenchantements.

Mais actuellement, ici-bas, nous ne connaissons même pas ce bonheur limité, relatif et temporaire des origines. Il est inutile de le chercher. Il est utopique et nuisible de le souhaiter. Nous n'avons plus les tempéraments qu'il faudrait pour porter en cette vie un tel poids de félicité. Notre cœur et notre volonté s'y affaibliraient. Nous avons besoin de la lutte et de l'épreuve. C'est

la privation, la peine et la contradiction qui nous trempent et qui nous redressent. Sans elles, notre âme ne se tourne pas franchement vers le but de son existence et vers le terme de sa destinée. Donc, bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux les persécutés.

Bienheureux, c'est-à-dire voués au bonheur. Bienheureux, c'est-à-dire aussi jouissant dès ici-bas d'un avant-goût du bonheur. Bienheureux de la certitude et de l'espérance du bonheur. Bienheureux de la liberté et de la noblesse de leur vie spirituelle. Bienheureux de la victoire des aspirations supérieures sur les tendances inférieures et sur les passions désordonnées.

Béatitudes paradoxales que celles de la pauvreté, des larmes, de la douceur et de la persécution. Mais béatitudes réelles et dont chacun peut, s'il a bonne volonté, faire l'expérience.

Béatitude que François d'Assise appelait la joie parfaite. Y eut-il jamais homme plus heureux que le Poverello? Il avait renoncé à tout avec intransigeance et enthousiasme. Sa Dame, à la manière chevaleresque de l'époque, était la pauvreté. Il aimait la souffrance et les épreuves. Il suppliait Dieu de lui faire une part plus grande et plus belle aux souffrances rédemptrices du Christ. Et Dieu l'avait exaucé. Un jour, sur l'Alverne, Il l'avait crucifié mystiquement, réellement, douloureusement. Mais quelle vie lumineuse et vibrante! Quelle joie de vivre! Quelle reconnaissance envers l'Auteur de la vie! Loué sois-Tu, Seigneur, pour notre frère messire le soleil... pour nos sœurs les étoiles..., pour notre frère le feu..., pour nos sœurs les fleurs..., pour notre sœur l'eau...

Le cardinal Van Roey nous montre les Béatitudes évangéliques réalisées dans le Christ incomparablement, ensuite dans les saints, imitateurs du Christ.

La sagesse des Béatitudes résoudrait les problèmes les plus inextricables. Sans doute, lorsqu'il s'agit de questions temporelles, politiques, par exemple, ou sociales, faut-il aussi, pour les résoudre, une compétence et des données techniques, qui ne ressortissent pas à l'Évangile ni aux enseignements de l'Église. Mais est-ce bien de technique que nous manquons le plus? En tout cas, la technique dépourvue du sens profondément humain, de l'orientation morale et chrétienne de la vie, est impuissante à nous sauver. L'esprit de l'Évangile met au cœur de l'homme cette bonne volonté généreuse et désintéressée qui donne à la technique elle-même sa chance maxima de réussite et d'efficacité.

L'Évangile est la bonne nouvelle par excellence. Il contient les promesses et le secret du bonheur éternel, infini, indéfectible. Et il conditionne le bonheur relatif qui est possible sur terre aux hommes de bonne volonté. Telle est la leçon essentielle, toujours actuelle, particulièrement opportune aujourd'hui, du Sermon sur la Montagne.

LOUIS PICARD

Le premier livre sur PIE XI

écrit depuis sa mort

PIE XI

SA VIE — SON ŒUVRE

par Mgr PICARD

ÉDITIONS A. C. H.

80, RUE DES DEUX-ÉGLISES, BRUXELLES

10 francs

Tél. 12.97.78

C. C. P. 704.252



INSECTICIDES

Diluvial : pour la destruction des cafards, cri-cri, etc.

Iola : pour la destruction des fourmis.

Fumigatore Cínex : pour la destruction des punaises et tous parasites, par dégagement gazeux.

Ialos : Insecticide liquide.

Sanargol : pour le traitement des arbres fruitiers et de la vigne.

Soumettez-nous tous les problèmes que vous avez à résoudre.

Fabriqués par la S. A. DES ANG. MANUFACTURES CHIMIQUES
RENÉ DUBOIS, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

POUR VOS TRICOTS n'employez que les laines de marque

LES LAINES ANGLAISES **LADYSHIP** vous donneront entière satisfaction

Pour vos bas, chaussettes, sous-vêtements,
la laine **VIGOGNE**

s'impose; souple, solide, irrétrécissable

En vente dans tous les bons magasins de laines

Concessionnaires pour le gros :

FLAMENT & VERMAST, 4, rue d'Artois, BRUXELLES



JACQUES DRIESSEN

Anolene Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
18, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bérilou, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

Etablissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingeries, draps, essuies, toilettes, nappes, serviettes pour couvents et Institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS PONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

507

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus pour Communautés

S. A. FILATURES et TISSAGES

GOOSSENS Frères

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zèle 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zèle

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS, etc.

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique :
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS

Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre oeil mat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s. a.

Tél :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).
CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur le lièvre.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

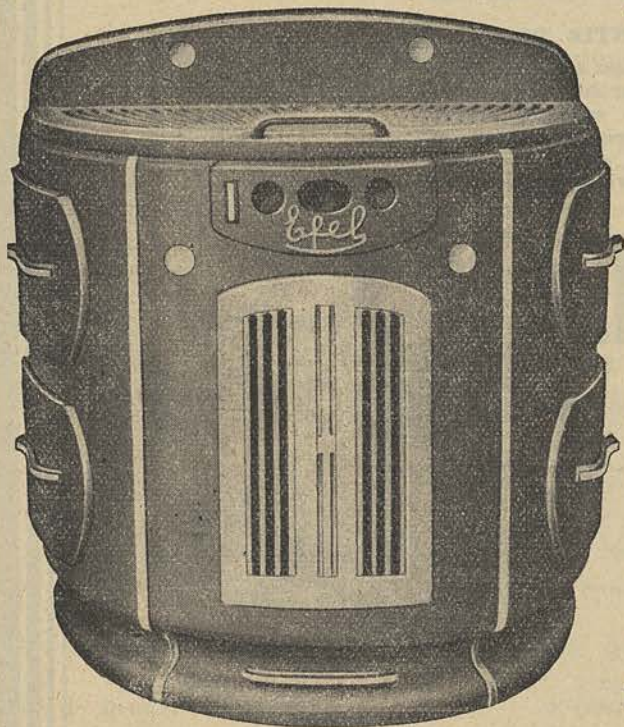
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

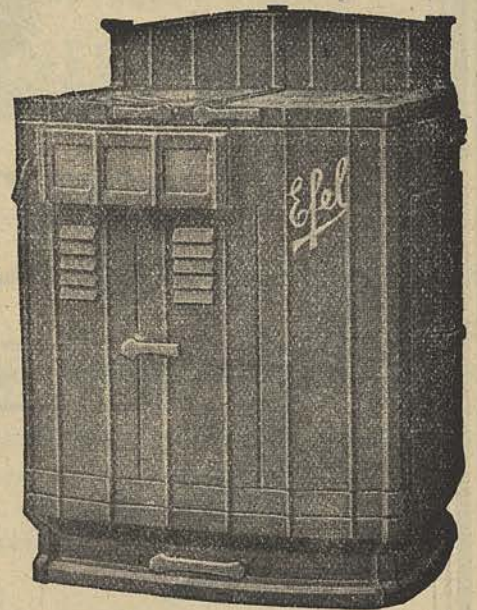
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

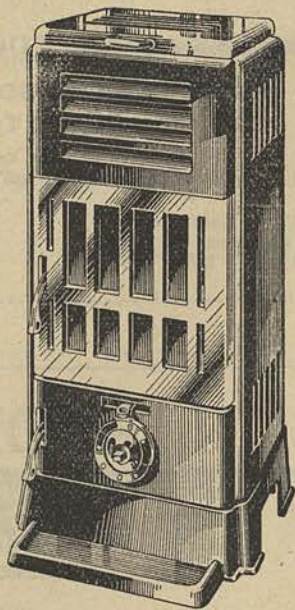
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

« L. F. B. 236-3 » et « GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

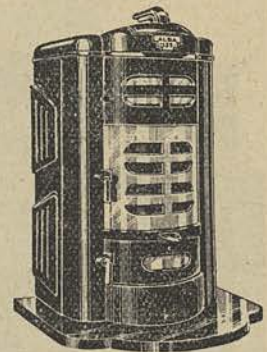
Foyers à feu continu **ALBA**

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.



POUR
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétinne, LIÈGE. Tél. 294.06.

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

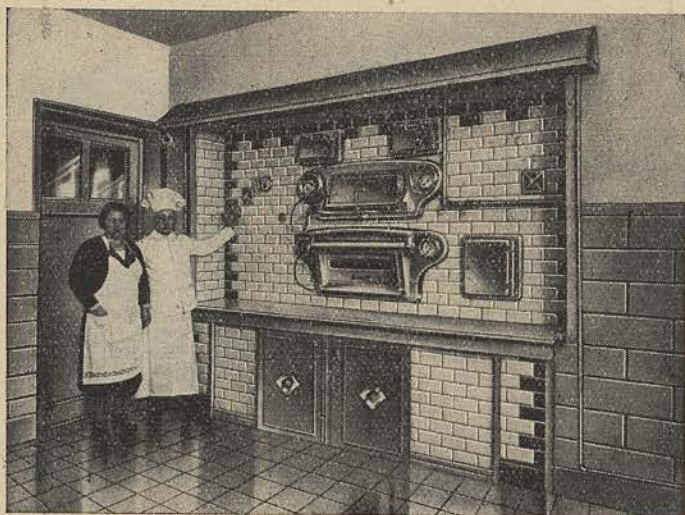
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

LES
ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

à Boussu-lez-Mons

(firme fondée en 1843 par M. Fr. Dorzée)
construisent pour les Couvents, Instituts, Pensionnats, etc., les
FOURS A VAPEUR pour Boulangerie et Pâtisserie
spécialement conçus et étudiés pour eux, assurant le minimum de
consommation et d'entretien, le maximum de sécurité, de régularité
et de rendement.

Ils étudieront, sans aucun frais, tous vos projets d'installation
ou de transformations.
Un siècle d'expérience et de probité commerciale vous garantit
une fourniture irréprochable.



Établissements Charles SIX
Moulins à cylindres

TOURNAI

**INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE**

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
A presse téléur
Chareix, Tournai

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux - SERAING

TéL. Liège 302.11

Office des Fabricants Japonais
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles
Téléphone : 17.89.98

CONSERVES

Saumon Ananas
Pilchards Pêches
Thon Poires
Crabes

Achetez directement au JAPON

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)
(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits. en boîtes

Tous genres de saucissons fins

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande, etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ =
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECOQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

VROONEN-AERTS

FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation
de

CAFES

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

**KOFFIE
Branderij**

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209

ROUSSELARE

CHICORÉE —

MARGARINE —

Telefoon 196
Postcheek 102640

DU **DES LÉGUMES FRAIS**
grâce aux légumes
DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS
LEKA

1^{er}
JANVIER

AU
31
DÉCEMBRE

Leka est un légume frais deshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon



Le **Yachting**
61, rue du Pige
Marchienne-
au-Pont

Tél.
147.44 Charl.

Construction
d'embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Canoë -
Voiliers olympiques - Runabout - Cruiser

FABRIQUE DE SKY

MÉNAGÈRES !
CONNAISSEZ-VOUS LE **NICCO?**
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

MÉNAGÈRES !
Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanchie, polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le **NICCO**. Essayer le **NICCO** c'est l'adopter.

Comment employer le **NICCO**?
Il y a deux espèces de **NICCO** : le **NICCO** brun et le **NICCO** vert. Le **NICCO** BRUN pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine de plomb. — Le **NICCO** VERT pour taques blanchies et polies

MODE D'EMPLOI :
1^{er} cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues années (**NICCO** BRUN). — Versez un peu de **NICCO** brun soit sur de la laine d'acier, une **brosse NICCO** ou un morceau de feutre. Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.
2^e cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller (**NICCO** VERT). — Versez un peu de **NICCO** vert également sur de la laine d'acier, une **brosse NICCO** ou un morceau de feutre, frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre chiffon sec pour donner le brillant.
Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc., même mode d'emploi avec les deux espèces de **NICCO**. Ne jamais employer les deux espèces de **NICCO** en même temps.
Pour nettoyer les métaux, verser un peu de **NICCO** vert ou brun, sur un chiffon; replier le chiffon, le **NICCO** à l'intérieur, enduire le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE **NICCO**
Produit sans concurrence, économique et pratique.

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS
Boîte postale n° 114

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES
Tél. 381 O. Chèq. 173.03
Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

CHAMPAGNE NAPOLEON
CH. & A. PRIEUR
MAISON FONDÉE EN 1825
VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :
BRUXELLES & BRABANT : **A. DE BLOCK**, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : **J. STEVENS**, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : **A. LOSFELD**, 172, Avenue de Maire, TORNAL
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : **Gaston GUSTIN**, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : **Arnold STRUMAN**, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE **Parijsberg, 3, Montagne de Paris**
COUQUE DE NICE **GENT** **Tel. 11813** **GAND**

HOLLANDSCHE —
— **ONTBIJTKOEK** —
— **BREVETS** —

SPÉCIALITÉ :
Couque à la Succade

CIDRERIE STIMART
Tél. Huy 692 **TIHANGE (HUY)** Fondée en 1919
CIDRE MOUSSEUX PUR JUS DE POMMES
Garanti à l'analyse

DEMI-SEC **SEC**



CHARBONS

C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13



FIRMES DE LA MAISON
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baels.
1849-1876 Verset-Bréard.
1877-1897 Adolphe Verset.
1898-1922 Verset et Ducarme.
1923 — O. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

LANGUES VIVANTES

mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Berges, velles, camelots, draps, cotons divers,
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munauté religieuses et pour confectiens

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

ANTHRACITES

S. A. DES

Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liége

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'anthracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

Chauffage central
Foyers continus

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour
usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30880 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Pour faire la vaisselle, nettoyer les
planchers, dallages, etc., employez
nos poudres à dégraisser et nettoyer

METAPE & NETTOU

très actifs, sans danger pour les
mains ni les objets.

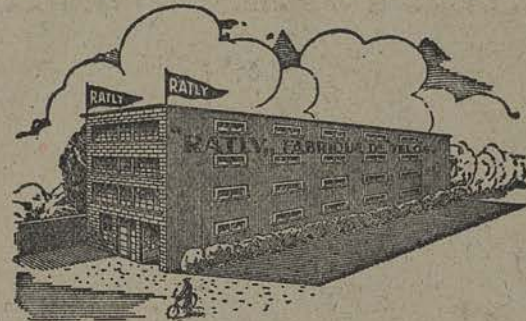
Démonstration et échantillons sur demande

Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59
Usines à Haren - Nord

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi



LIEGE

**EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939**

1939

**EXPOSITION
Internationale de l'Eau**

MAI - NOV.